



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

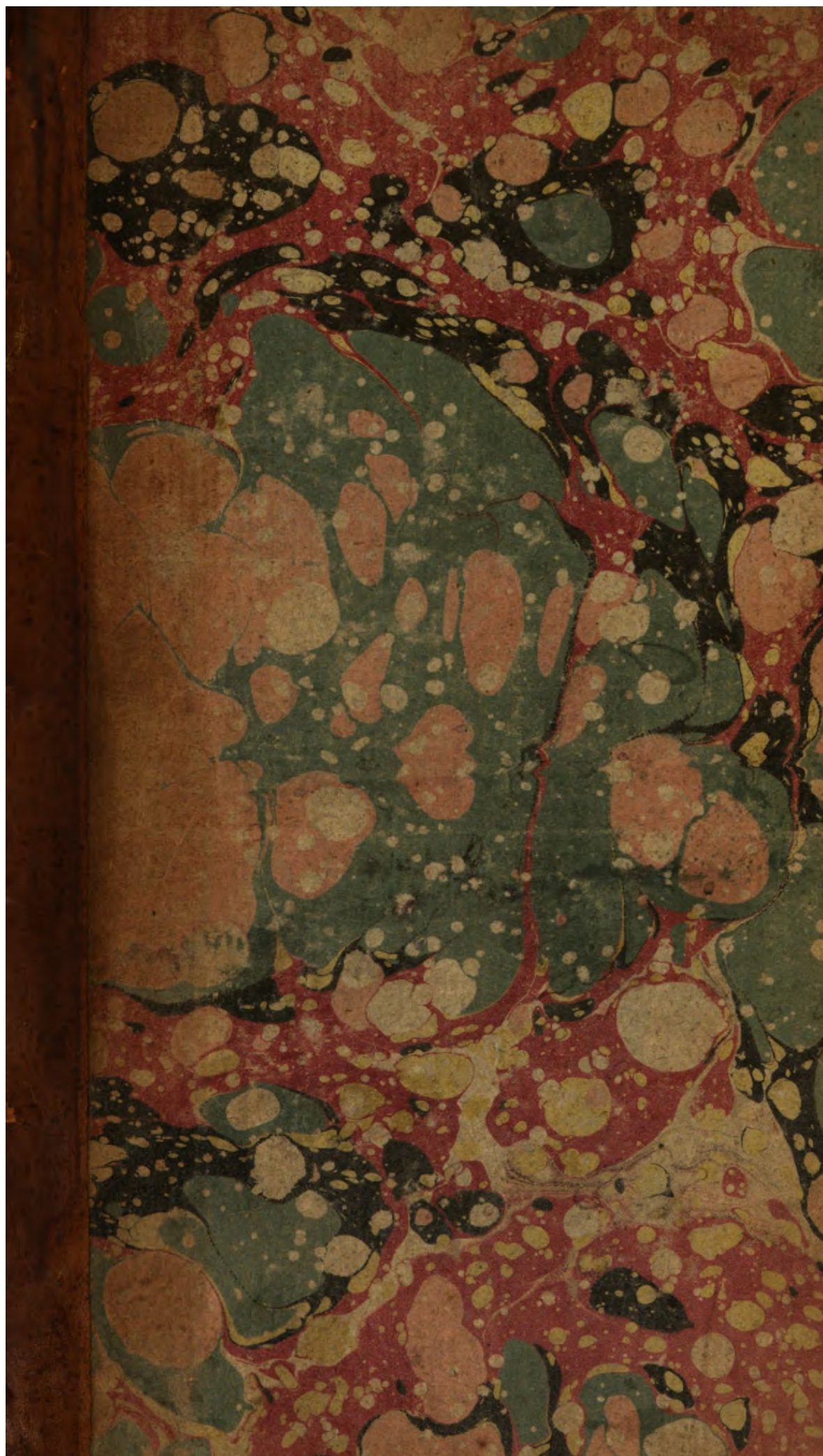
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



$\frac{P}{2}$

$\frac{P}{2}$

£5-50

VIRTUS MILLE SCUTA



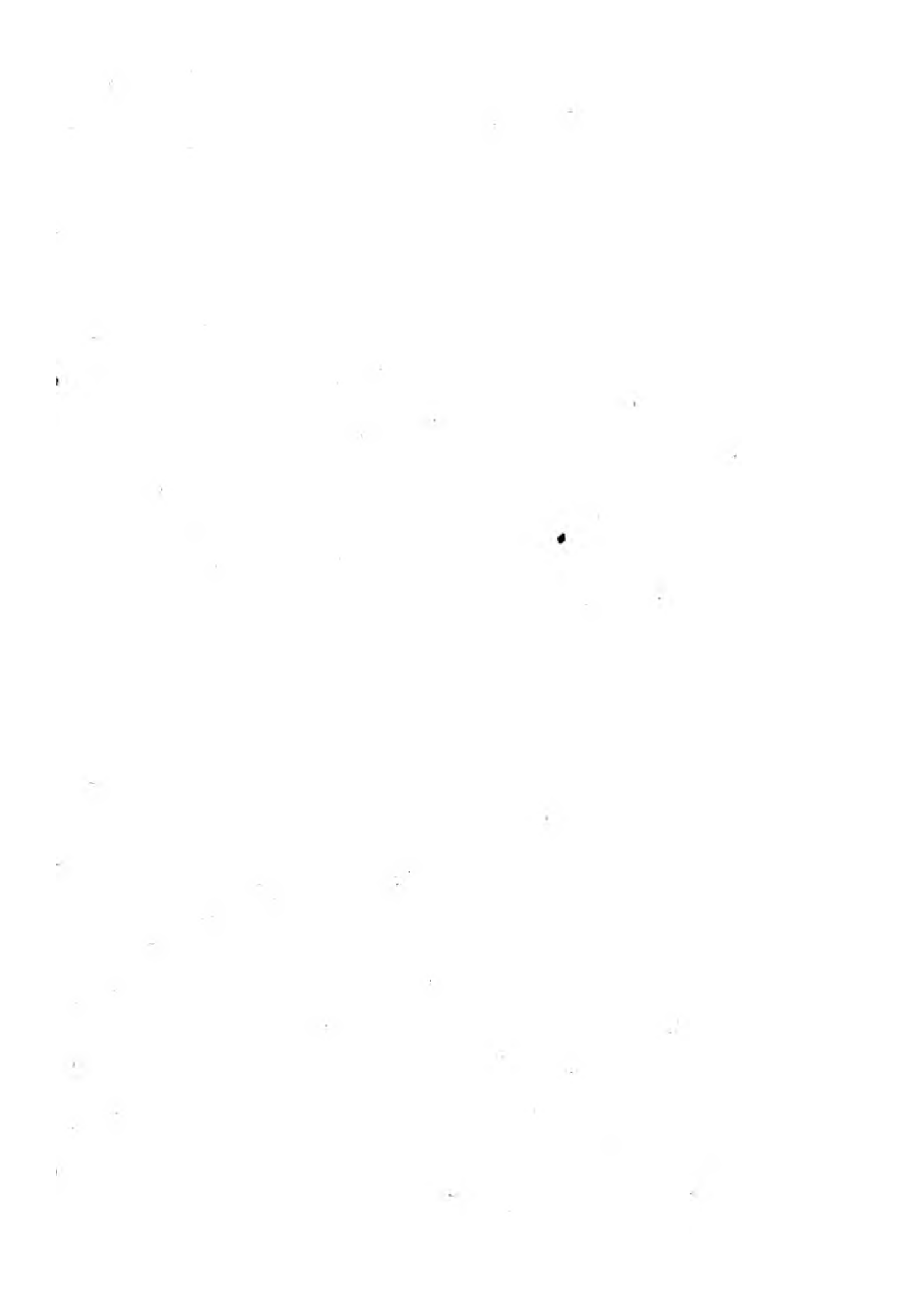
not in
Barber

✓





Zah. III A. 123



LES
MALHEURS UTILES,
OU
L'AMBITIEUX
CORRIGÉ.

Anecdote Historique & Morale.



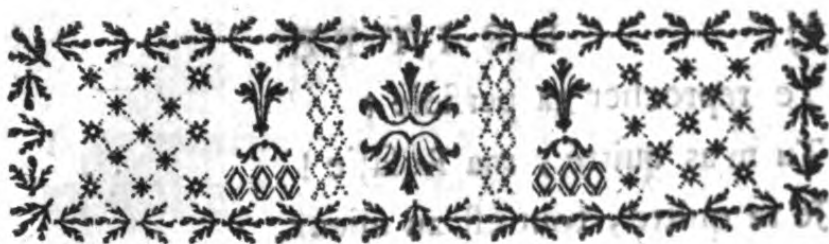
A GENEVE,
Chez les Freres CRAMER.

Et se trouve à Paris,

Chez HUMAIRE, Libraire, rue du Marché-Pâlé,
près le petit Châtelet, & vis-à-vis la Vierge
de l'Hôtel-Dieu.

M. DCC. LXIX.





EPITRE DEDICATOIRE

A

ROSALIE.

O Toi, dont la mine friponne,
Le nez en l'air, & les yeux bleus,
Le bras rond, la taille mignone
Ont allumé mes premiers feux !
Daigne recevoir cet hommage,
Que je promis à tes attraits,
Lorsque ton ame moins volage
Jurait de m'aimer à jamais.
Tu ne m'as point tenu parole.
Hé bien, cet heureux changement
M'épargne l'insipide rôle
De triste, & d'éternel Amant.
Il faut bien que je m'en console.
Irai-je, en Roland furieux,

vj E P I T R E

Te reprocher ta perfidie ?
Tu m'as quitté , ma Rosalie !
Je te quitte , tout est au mieux.
Sous le ciel brûlant de l'Asie ,
Ou chez nos gotiques aïeux ,
Un caprice , une fantaisie
Passoient pour un crime odieux.
Je respecte la jalousie ;
Mais , pour une infidélité ,
Fendre un nez , couper un visage !
Est ce jalousie ? est-ce rage ?...
Chez nos Français , la volupté
Est plus humaine , & moins sauvage.
L'Amour conduit par la gaité
Caresse la Frivolité ,
Et se permet d'être volage.
Lorsqu'un Amant se voit quitter ,
Il sçait se taire , s'il est sage ;
S'il ne l'est pas , il peut pester
Contre sa Belle ; il peut jurer :
Mais qu'il respecte son visage.
Pardonne , Amour , si mon pinceau ,
Que je devois à la Folie ,

DEDICATOIRE

vij

A pu tracer pour Rosalie
Ce triste & lugubre tableau *.
Zulime est Petite-Maitresse ;
Mais elle est d'une maladresse ! . . .
Pour Achmet , c'est un furieux ,
Un tyran , un homme odieux ,
Emporté , jaloux , sans tendresse ,
Un fat qui prétend tout charmer ,
Sans se donner le soin de plaire ,
Et qui ne s'avise d'aimer
Que lorsqu'il ne sçait plus que faire.
Je n'ai point point d'après mon cœur ,
Convien- en , belle Rosalie.
Je suis bonhomme & peu boudeur.
Tu m'as quitté ; de ta froideur
Je me suis vengé sur Julie.
Dès qu'un autre put te charmer ,
J'essayai de ne plus t'aimer.
Je respectai ta fantaisie.
Oui , tu le sçais , je n'allai pas
Crier partout à l'injustice ,
Te faire un crime d'un caprice ,

* L'Ambitieux corrigé.

vii] EPI TRE DEDICATOIRE.

Ni calomnier tes appas
Dans tous les boudoirs de Cithere ;
Et le mieux appris des Amants
Sçut que toujours ils doivent taire
Plaisirs , ruptures , & tourments.
Sans doute à la coquetterie
La beauté doit quelques instants ;
Et femme tant soit peu jolie
Doit être coquette à vingt ans.
Mais , crois-moi , belle Rosalie ,
On se lasse de la Folie ;
Et l'on revient au sentiment ,
Pour se livrer paisiblement
Au plus doux charme de la vie.
Le souvenir de ces moments
Où deux cœurs encore novices ,
D'amour goûterent les prémices ,
Ces tendres aveux , ces serments ,
Ces baisers , cette douce flâme
Ces soupirs , tous ces riens charmants
Conservent des droits sur notre âme.
J'attends Rosalie à trente ans.

LES



LES
MALHEURS UTILES,
OU
L'AMBITIEUX
CORRIGÉ.

Anecdote Historique & Morale.

IL est une passion forte & active, qui se nourrit aux dépens du cœur qui la renferme, & des autres passions qui la combattent. Souvent elle emploie la vertu même pour accélérer ses projets.

A

Elle l'enchaîne à son char,
& la fait servir à son triomphe.
Ce n'est qu'à l'amour, à cette
passion non moins puissante,
aussi flatteuse & plus insi-
nuante, qu'il appartient de
réduire l'ambition. Le Des-
potisme devrait, ce semble,
en étouffer jusqu'au germe
chez les Orientaux, & leur
accablement, la tenir dans
l'assoupissement le plus pro-
fond. Cependant il n'y a
peut-être pas de peuple
chez qui elle se déploie avec
autant de violence. Sans dou-
te la chaleur du climat, l'ar-
deur de l'imagination, sup-
pléent aux motifs qui leur

3

manquent ; & l'on voit ces esclaves se disputer l'honneur dangereux de porter des chaînes dorées, mais par là plus pesantes, avec autant de fureur qu'un fier Républicain en montre pour défendre sa liberté.

L'Histoire Ottomane en fournit une foule d'exemples : un seul suffit à mon dessein. Je vais le suivre dans tous ses détails, persuadé qu'il n'est point de Lecteur pour qui il ne doive être intéressant.

Méhémet Géboul avait servi avec distinction dans toutes les guerres de Mahomet II. Son courage intré-

A ij

pide, & sur-tout la prudence, avaient plus d'une fois fixé la victoire sous les étendarts d'un Prince plus audacieux qu'habile. Vainqueur de Constantinople, mais avide de nouvelles conquêtes, Mahomet se préparait à porter la guerre dans la Hongrie. Mais il était à craindre que le Soudan d'Egypte, & surtout le brave Ussum-Cassan Roi de Perse, jaloux de son aggrandissement, ne profitassent de son absence pour fondre sur les Provinces méridionales de son vaste Empire. Il résolut de leur opposer un homme capable de les contenir.

5
Toujours habile à connaître le mérite, quand son intérêt l'éclairait, & que ses passions n'obscurcissaient pas ses lumières, son choix tomba sur Géboul. Il l'envoya à Damas, poste important, où il était également à portée de veiller sur les deux plus redoutables ennemis de l'Empire.

Géboul prouva par sa conduite qu'il n'était point indigne du choix de son maître. Sa réputation seule suffit, pour en imposer à l'Egypte & à la Perse; & bientôt aux soins indispensables qu'exigeait sa place, il put

joindre les douceurs de la vie privée , & l'éducation d'un fils sa plus douce espérance.

Né fier, ardent, généreux, Achmet avait annoncé, dès sa plus tendre enfance, un caractère impétueux, capable de s'irriter par les obstacles. Géboul l'avait démêlé; & cette connaissance excitait dans son cœur de funestes pressentimens des dangers qu'il allait courir. Il essayait de tempérer ce caractère bouillant par toutes les ressources que lui suggéraient ses lumières & sa tendresse. Il n'étaït point aux yeux de son fils cette morale austère,

qui rebute un jeune homme ,
 & lui rend ses devoirs odieux ;
 la tendre humanité était l'a-
 me de tous ses discours , &
 leur donnait un charme se-
 cret. Il empruntait la voix
 de la Nature pour faire sen-
 tir à son fils que ce n'est qu'aux
 vertus paisibles qu'il appar-
 tient d'assurer à l'homme le
 bonheur que la condition
 humaine peut comporter.

Quelquefois il lui peignait
 sous un point-de-vue terri-
 ble le spectacle affreux du
 carnage & des combats ; mais
 ces tableaux , effrayans pour
 une ame douce & paisible ,
 ne faisaient qu'enflammer



l'impétueux Achmet. Il ne soupirait qu'après l'heureux instant où il pourrait signaler son courage. Envain l'Amour cherchait à l'arrêter par des conquêtes voluptueuses ; ces victoires trop faciles le rebutaient, sans le distraire. Endormi dans le sein des plaisirs, ses songes lui retraçaient les combats & la gloire qui les suit. Enfin l'intrépide Mahomet vint l'enlever à ce repos obscur qui commençait à lui devenir insupportable.

Vainqueur à Négrepont, vaincu devant Belgrade, mais toujours terrible, ce Prince

se préparait à porter dans la Perse la guerre & la vengeance. Il passa par Damas, à la tête de son armée. Méhémet, obligé de joindre à ces forces une partie des troupes de son Gouvernement, craignit de déplaire à son Prince, s'il en donnait la conduite à un étranger, tandis qu'il avait un fils en état de combattre.

Je laisse à penser les transports qu'éprouva Achmet, quand il ceignit l'épée pour la première fois. Sa poitrine s'élève, ses regards s'animent, une noble fierté commence à briller sur ce front, où n'a-

vaient régné jusqu'alors que les graces naïves de la tendre jeunesse. Tels on voit nos jeunes Français s'arracher sans regret à l'Amour désolé & aux plaisirs toujours nouveaux de la Capitale, pour voler où les appellent l'honneur & le devoir. Méhémet oublie un instant ses craintes, & se retrouve avec plaisir dans un fils qui lui est cher. Mais bientôt des réflexions cruelles viennent troubler ces moments délicieux. O mon fils, lui dit-il, en le ferrant contre son sein, je tremble des dangers que tu vas courir ; ce n'est point le fer des

ennemis, c'est ton ambition que je crains. Tu regretteras peut-être un jour l'heureuse obscurité d'où tu sors aujourd'hui. Je t'en conjure par ma tendresse, par ces larmes paternelles dont je mouille ton front, fais ton devoir ; mais crains - en la récompense ; qu'on estime tes services , mais évite de paraître dangereux.

Achmet fut touché de ce discours ; mais l'absence , la variété des objets lui firent bientôt oublier les allarmes d'un pere , & les dangers auxquels il allait s'offrir. Peut-on craindre long-temps ce qu'on

desire avec ardeur ? La conformité d'âge, une bravoure égale, le rendirent bientôt cher à Mustapha, l'aîné des enfans de Mahomet. Ce Prince avait reçu de la nature le courage de son pere, & ses vertus farouches. Fier, impétueux, il bravait les dangers, il affrontait la mort ; mais son caractère sombre & caché le rendaient moins sensible aux douceurs de la victoire, qu'au plaisir cruel de répandre du sang. Achmet fut le premier qui pût se flatter d'avoir rendu ce Prince sensible à l'amitié. On les voyait, piqués d'une géné-

reuse émulation, courir d'un pas égal dans la carrière de la gloire, & le sang des ennemis cimentâ leur union.

On livra une bataille générale qui devait décider du sort des deux Empires. Mustapha, secondé par son jeune ami, assura le triomphe du Croissant; mais, emporté par son ardeur, il poursuivait les vaincus, à la tête d'un gros de cavalerie, quand un Perse, en fuyant, lui décocha une fleche qui vint percer son cheval: il tombe, & le combat, qui commençait à se rallumer, lui aurait été funeste, si Achmet, oubliant

son propre danger , pour ne s'occuper que de son Prince , ne l'eût forcé d'accepter celui qu'il montoit. Fier d'avoir sauvé son ami , il attaque avec fureur le premier Perse qu'il peut joindre , il le renverse , se saisit de son léger coursier , & se trouve à l'instant en état de seconder le bouillant Mustapha.

Couverts de sang & d'une noble poussière , ils retournent vers Mahomet. Mustapha lui présente son ami , & donne à sa valeur les éloges qu'elle méritait. Un tendre embrassement & les louanges d'un pere furent sa récom-

pense ; Achmet se vit comblé de biens , & décoré du titre de Bacha.

Après une victoire aussi éclatante , on ne pensa plus qu'à se livrer au repos. Achmet suivit son Prince dans la Capitale. Au sein de la paix , il ne songea qu'à en goûter les douceurs. Il profita des bienfaits du Sultan , pour se procurer les Beautés les plus séduisantes. Il voulut acheter les plaisirs ; mais ces plaisirs faux furent pour lui la source des plus affreux malheurs.

Parmi les Beautés que la volupté conduisit à Géboul , on distinguait une jeune Cir-

cassienne ; Zulime était son nom. Des yeux noirs & pleins de feu, une bouche gracieuse, un teint brillant, Zulime avait tous les charmes de son sexe ; mais elle y joignait ce fonds de coquetterie qu'on lui reproche.

La beauté, la jeunesse, & sur-tout le rang & la gloire de Mustapha, avaient frappé ce cœur sensible, mais plus ambitieux encore. Furieuse de se voir négligée par Achmet, qu'une victoire trop facile avait bientôt lassé, elle résolut de tenter la conquête du Prince, & son ame orgueilleuse triomphait d'avance de
voir

voir soupirer à ses pieds , un Héros qui avait fait trembler la Perse.

La contrainte austere , où les Mahométans retiennent leurs épouses , mettait à ses desirs un obstacle difficile à surmonter. Mais les difficultés sont-elles capables de rebuter une femme , & surtout une Asiatique ? Dans ces climats brûlans , elles ne connaissent d'autre bonheur que de sacrifier à l'amour , à l'ambition , & quelquefois à la vengeance ; le poignard levé sur leurs têtes ne les empêcherait pas d'en favoriser les douceurs. Mustapha vivait avec

Achmet dans la plus intime familiarité ; & , même en son absence , il venait respirer un air libre dans ces jardins qu'embellissait la Nature , & que l'amitié lui rendait plus chers. Un jour qu'il s'y promenait seul , plongé dans une agréable rêverie , Zulime fit entendre tout-à-coup les accents de sa voix. Le Prince , étonné , l'écoute avec transport. Tantôt elle chantait la gloire des guerriers , & ces palmes sanglantes auxquelles la volupté aime à mêler ses roses ; tantôt elle célébrait l'Amour & les victoires plus douces , les combats paisibles

qu'il prépare aux Héros qui ont deffendu l'Etat. Ainsi, flattant tour-à-tour les passions les plus cheres à ce jeune Prince , elle subjugua son ame.

Mustapha , hors de lui-même , brûle de voir celle dont les accens viennent de l'enflammer ; une voix aussi flatteuse ne pouvait être que celle d'une femme charmante. Un esclave, aposté par Zulime , l'aborde , dans cet instant ; le Prince . trop plein de son amour , ne peut le lui dissimuler. Il lui fait les plus magnifiques promesses , s'il peut servir ses desits. L'esclave

hésite ; mais comment résister aux instances flatteuses d'un jeune Prince prêt à tout prodiguer , pour satisfaire sa passion ? Il le conduit dans un sombre réduit , où il pouvait se tenir caché , en attendant que la nuit vînt prêter son ombre aux mystères de l'Amour.

Enfin l'heureux instant arrive ; & l'esclave conduit l'aimoureux Mustapha dans un bosquet qui touchait à l'appartement de Zulime. L'adroite Circassienne , que l'expérience avait instruite , n'eut garde de se livrer d'abord aux desirs impétueux de son nouvel amant. Cette victoire

cachée, cette vengeance obscure, n'avaient rien qui pût flatter sa vanité; elle vouloit un triomphe public, & elle crut ne pouvoir l'assurer que par des résistances adroitement ménagées. Elle eut soin d'opposer aux transports du Prince une épaisse jalousie. Une rigueur si peu attendue excita ses plaintes. Ah! Madame, s'écria-t-il, ne devais-je donc vous parler que pour avoir à me plaindre de vous? Douteriez-vous de mon amour? Craignez-vous que vos charmes ne confirment pas une victoire que votre voix seule vous assure? Oui, Prince,

lui répondit-elle , si quelque crainte m'agite , c'est de perdre trop aisément une conquête qui m'a coûté si peu. — Jamais, Madame , jamais je n'ai éprouvé les transports que vous m'inspirez. J'avais cru aimer. Je n'ai connu que le plaisir. Je ne sçais de quelle espèce sont les sentiments que j'éprouve aujourd'hui. Un trouble secret J'en rougirais , si vous ne le partagiez. — Je le devrais sans doute , & l'épouse de votre ami... — Ah ! que parlez-vous de devoir ? Vous n'en avez plus qu'un. Il est le plus sacré , c'est de répondre à l'a-

mour.... — Vous-même , Seigneur, vous seriez le premier à m'en punir. Vous aimez Achmet ; & les droits de l'amitié..... — Elle n'en a plus, quand l'Amour parle. S'il connaissait mon penchant, il s'empresserait à prévenir mes desirs, je veux lui épargner une bassesse. Je veux ne vous devoir qu'à vous-même. — Je ne craindrai donc point , Seigneur, de vous parler avec une franchise peu naturelle à mon sexe. Je vous aime, je n'ai pu résister à la gloire que vous ont acquis vos victoires , à ces graces fieres & majestueuses qui décèlent la

noblesse d'une ame digne du Trône; mais je sçaurai résister à mon penchant, si je ne puis me flatter qu'il soit payé d'un retour sincere. N'attestez point le Prophete Il est un serment qui m'est plus cher, & qui doit vous paraître plus sacré: Jurez par vos victoires. — Oui, je jure par mon courage, par ma Zulime, que l'amour que j'ai pour elle, égale la haine que je porte aux Persans. Mais aurais-je encore à me plaindre, quand vous le partagez? Quoi! voudrais-je exposer une tête si chere? Jaloux sans amour, Achmet nous fait observer

server avec une cruelle exactitude. Une troupe de vils esclaves.... — Votre courage sçaurait les écarter ; mais qui pourrait sauver votre malheureuse amante ? — Eh quoi ! Zulime , tu connais la crainte , quand tu aimes Mustapha ! — Ah ! Prince , qu'il vous est facile de la dissiper ! — N'en doutez point , je pourrais m'exposer à tout , s'ils s'agissait de votre bonheur ; mais comment tromper cette foule d'esclaves qui m'entourent ? — Demain , je vais au bain , suivie du seul esclave qui vous a conduit ici ; vous me verrez ; & si mes faibles at-

traits peuvent justifier votre amour, ne consultez que lui. Je vous conjure de me quitter & de m'épargner des craintes; demain je partagerai votre courage.

Mustapha renouvelle à Zulime les assurances du plus tendre amour. Mais, persuadé que ce sexe timide veut être obéi, lors même qu'il est esclave, il réprime ses desirs; il la quitte, sûr de la revoir plus tendre & plus aimable.

Que cette nuit parut lente à son impatience! Vingt fois il pensa que le Prophète arrêtait le Soleil loin de notre hé-

misphère , pour éloigner son bonheur. Cette idée sombre le dispose à la mélancholie , & rappelle à son cœur le souvenir de son ami ; mais l'amour plus puissant reparait à son tour , & chasse cette importune idée. Il éprouve déjà ce léger frémissement , cette douce inquiétude , qui annonce l'aproche du plaisir , & qui dispose à le mieux goûter. Son imagination lui présente sans mélange ce bonheur séduisant , qui souvent perd en passant la réalité de ses charmes. Le sommeil fuit loin de ses yeux ; lui-même se plaît à l'écarter ; il ne pourrait

que suspendre le sentiment de sa félicité.

Cependant le crédule Achmet , trop ambitieux pour goûter le sommeil , se livrait aux plus vastes projets , & fondait sur l'amitié de Mustapha dont il se croyait sûr , l'espérance de son élévation. La Sultane Validé , idolâtre de son petit-fils , avait promis d'employer tout son crédit pour l'élévation de son ami. Il avait sçu gagner l'Eunuque Ouzloug , qui gouvernait , à son gré , l'impétueux Mahomet , dont l'Europe & l'Asie redoutaient les fureurs. Un Eunuque subalterne séduit

par ses présens , devait accuser le Vifir actuel ; & Achmet ne songeait plus qu'à lui tracer un plan d'accusation assez vraisemblable pour exciter les soupçons de Mahomet , & enflammer sa colere.

Bientôt la nuit fait place au jour funeste qui devait éclairer la ruine de ces projets conçus avec tant de profondeur , formés avec tant d'art. Le Soleil ne fut pas plus pâle qu'il ne l'est tous les jours, dit élégamment un Auteur Arabe , dans une pareille circonstance ; la Nature était aussi riante , elle

semblait de concert avec l'imagination d'Achmet, pour embellir cette perspective touchante qui amusait son ame ambitieuse.

Zulime n'était pas dans une situation moins agréable, quoique plus paisible. Sa fierté ne lui permettait pas de douter du pouvoir de ses charmes; cependant entraînée par un instinct secret, par un penchant irrésistible, elle cherchait à la relever encore parce que l'art a de plus piquant. Elle hésitait entre cet air de langueur, qui semble attendre le plaisir, mais qui en augmente le prix, & cette

vivacité, cette aimable étourderie qui éveille les desirs, & qui les calme pour les réveiller encore. La couleur de sa parure était une importante affaire, qu'il fallait décider. Enfin, après avoir mu-
 rement délibéré, Zulime résolut d'être tendre, & *la couleur de rose* obtint la préférence. Pour achever son ouvrage, elle étudie ce souris séduisant, ces graces attrayantes, qui embellissent la beauté même, cette démarche légère qui la fait deviner, cet ensemble, cet accord dans tous les traits, qui assurent sa victoire.

L'instant est arrivé. Elle part ; Mustapha l'attendait sous le portique qui conduit aux bains , accompagné d'une troupe de jeunes courtisans , toujours empressés à lui plaire. Zulime arrive ; & sa main , d'intelligence avec son amant , laisse échapper son voile , qu'elle ne peut arrêter assez tôt pour dérober à l'heureux Mustapha la vue du plus charmant visage. Elle l'arrête cependant ; & cette faute parut tout au plus une de ces négligences involontaires qui échappent à la beauté , & que la pudeur même ne peut désavouer.

Il est plus aisé de concevoir que de peindre les transports que cette vue excita dans l'ame du jeune Prince. Zulime réunissait tous les charmes qui pouvaient le rendre heureux; la douceur de sa voix, la vivacité de son esprit, la délicatesse de ses sentimens lui avaient semblé de sûrs garans de la beauté de son visage; elle surpassait toutes ses espérances. Aussi ne put-il retenir ses transports; & ses adroits courtisans, jaloux de la faveur d'Achmet, instruits, à la vue de l'esclave qui suivait Zulime, du mal qu'ils pouvaient lui faire, se

plaisent à irriter les desirs de Mustapha , à exciter son audace. Ils lui vantent à l'envi la beauté de Zulime , & les privilèges de son rang ; que les Loix qu'avait consacré une bienfaisance timide & scrupuleuse n'étaient faites que pour ceux que le Ciel destinait à vivre ses Sujets ; qu'un Héros défenseur de l'Etat était au dessus de ces Loix , puisqu'elles lui devaient toute leur force , & qu'il aurait trop à rougir , si un vil Eunuque était pour lui un obstacle invincible , tandis que tous les efforts des Persans n'avaient pu l'arrêter.

Ces discours flatteurs se-
condaient trop bien le pen-
chant du jeune Prince, pour
qu'il pût ne pas s'y rendre.
Il s'avance, & se prépare à
forcer les faibles barrières
qui s'opposaient à ses desirs.
En vain une troupe d'Eunu-
ques s'efforce de l'arrêter, en
lui rappelant l'austérité des
Loix qu'il veut enfreindre,
de ces Loix que le Sultan lui-
même n'oserait violer; un seul
de ses regards les fait rentrer
dans leur néant. Ils ne crai-
gnent plus que la colere de
Mustapha, ils fuient & lais-
sent au Prophète le soin de
faire respecter les Loix qu'il
a dictées.

Bientôt une foule de jeunes Beautés s'offre à ses regards avides. Mais, tout entier à l'amour, son cœur ne cherche, ses yeux ne voient que Zulime ; il vole vers elle. La modestie désarmée ne lui offre qu'une faible résistance ; & le plaisir d'être heureuse dans les bras d'un Prince aimable, à la vue de tant de femmes jalouses de sa félicité, fit bientôt taire la voix de la pudeur, & d'une timide bienséance.

Le premier objet que rencontra Mustapha ivre de son triomphe, ce fut Achmet. Des courtisans avides de jouir

de ses peines , avaient pris le soin cruel de l'instruire de son malheur ; l'embarras de Mustapha le confirme. Une fureur sourde commence à fermenter dans son cœur ; l'ambition se tait un instant : il ne sent plus que l'affront public qu'il vient d'essuyer ; & son ame ne respire plus que la vengeance.

Il s'éloigne avec précipitation du cruel ami qui vient de l'outrager , & court au ferrail se jeter aux pieds de Mahomet. Il l'instruit autant par ses larmes que par ses discours de la honte dont un Prince trop audacieux vient

de le couvrir ; & par tous les signes du désespoir il cherche à exciter sa vengeance. Vil Esclave, lui répond l'impérieux Mahomet , n'es-tu point trop honoré que mon fils ait daigné jeter un regard sur ton épouse ? Apprends à respecter le sang Ottoman. Tu dois être prêt à lui donner ta vie ; & tu ne peux te résoudre à lui sacrifier une femme !

Quel coup de foudre pour un ambitieux ! ce peu de mots suffit pour lui faire sentir son néant. Il voit toute la profondeur de l'abîme qu'une folle jalousie a creusé sous

ses pas. Pour punir l'infidélité d'une femme qu'il méprisait, il vient de perdre le fruit de ses intrigues, & de ses services passés. Son imagination effrayée lui représente comme préparé pour lui, ce fatal cordon destiné à punir les Grands de leur indiscretion, & souvent de leur grandeur même. Ah ! s'écrie-t-il, s'il faut périr, au moins je ne périrai pas seul. Malheur à l'infidèle !

L'esprit occupé des idées les plus funestes, il arrive à son palais. Zulime est le premier objet qui s'offre à ses regards. Le plaisir l'avait em-

bellie , & la jalousie d'Achmet lui prête encore de nouveaux charmes. Rassurée par la grandeur de son amant , par la violence qu'il semblait avoir faite à sa pudeur , elle venait triompher aux yeux de son époux , & le punir de ses froideurs passées. Achmet outré de son audace : Perfide , lui dit-il , tu n'insulteras pas long-temps à ma juste douleur. Tu viens de me couvrir d'opprobre ; mais c'est dans ton sang que je veux le laver. — Eh quoi ! reprit l'adroite Zulime , me punirez-vous d'un crime involontaire ? Votre vengeance serait juste ,

juste, si mon cœur étoit criminel. — Eh! que m'importe ton cœur? Je suis outragé; ma honte est publique; on a juré ma perte; mais je veux envelopper dans ma ruine celle qui l'a causée. Ton amant, mon perfide ami, ne jouira pas du fruit de son crime. — Mais songez-vous que mon empire sur son cœur est peut-être la seule ressource que vous ait laissé votre indiscrete jalousie? Quoi! je sauverais ma vie, en me couvrant d'une honte éternelle! Je suis ambitieux; mais me crois-tu capable d'une bassesse? Je veux me venger, dussé-je

D

m'exposer à souffrir mille morts. Tremble, perfide. Ce n'est point à ta vie que j'en veux ; tu serais trop heureuse. Ce sont tes charmes funestes qui m'ont perdu.

Furieux, il appelle ses Esclaves, & leur ordonne de défigurer cette beauté fatale par des blessures cruelles. Zulime sans appui, Zulime éperdue embrasse ses genoux, & s'efforce de le fléchir par ses larmes. Barbare époux, s'écrie-t-elle, si jamais je te fus chère, pardonne Je mérite la mort, je suis coupable Que ce fer soit tourné contre mon cœur, je

bénirai tes coups , mais
ô Dieu ! épargne moi.
C'est périr mille fois
A ces mots , elle tombe sans
force aux pieds de l'impitoya-
ble Achmet. Insensible à ses
pleurs , il excite ses Esclaves ;
& sa fureur se repaît du sang
qu'il voit couler.

La douleur rappelle Zuli-
me à la vie , plus cruelle pour
elle que la mort , depuis qu'elle
a perdu ses charmes. Bien-
tôt elle trompe la vigilance
d'Achmet. Couverte d'un
voile épais , elle échappe à
ses bourreaux ; & guidée par
le désespoir , elle court se jet-
ter aux pieds de Mustapha.

Cher Prince, lui dit-elle, pourrez-vous reconnaître votre amante infortunée ? J'ai bravé les fureurs d'un époux. Voyez ce que me coûte mon amour & le vôtre. A ces mots, elle se découvre, & laisse parler son sang & ses larmes. Mustapha furieux, hors de lui-même, eh ! quoi, s'écrie-t-il, un vil mortel oublie son néant & ose insulter à mon amour ! Je sçaurai l'en punir. Console-toi, malheureuse Zulime, je ne puis te rendre tes charmes ; je cours les venger.

Mustapha, la rage dans les yeux, courait à la vengeance,

quand il se vit arrêté par les Eunuques du Sultan. Ses manieres hautaines , ses menaces indiscrettes , l'amour même que les Soldats lui portaient , inquiétaient depuis long-temps le soupçonneux Mahomet. Cette démarche audacieuse , contraire à toutes les Loix , où ce jeune Prince n'avait écouté qu'une passion effrénée , détermine un pere jaloux du pouvoir suprême à sacrifier son sang à sa propre sûreté. Puisque l'amour avait pu faire enfreindre à Mustapha des regles austères , autorisées par l'Etat, & consacrées par la Re-

ligion, son ame bouillante, excitée par l'ambition, pourrait ne pas respecter celles de la nature. Des Eunuques impitoyables viennent lui présenter le fatal cordon. Il l'accepte sans murmurer. La vue de la mort a calmé ses passions. Allez, dit-il à ces barbares Ministres, rendez compte au Sultan, (car il renonce aujourd'hui au titre de pere,) rendez-lui compte de ma soumission à ses ordres. Jusqu'au dernier soupir, je veux être son fils. Je meurs heureux, si ma mort peut être pour lui une preuve de mon respect. Et toi, malheureuse vic-

time de l'amour, si le souvenir de ma tendresse peut te consoler ; je meurs , & je t'aime encore. Je meurs , & j'emporte au tombeau le désespoir de n'avoir pu te venger , & punir l'auteur de tous tes maux. Il dit , & présente la tête aux bourreaux.

Zulime éperdue , hors d'elle-même , se précipite sur le corps de son amant , l'arrose de son sang & de ses larmes. Cher Prince , s'écrie-t-elle , crois-tu que je puisse survivre , à la plus chère moitié de moi-même ; j'ai perdu tout ce qui pouvait m'attacher à la vie ; & je serais assez lâche

pour la supporter encore !
 Souffre , cher amant , que
 mon sang coule avec le tien ,
 que mon ame s'unisse à la
 tienne. A ces mots , elle tire
 un poignard , & se perce le
 sein , victime infortunée de
 l'amour , & plus encore de
 son orgueil. Ses talens , sa
 jeunesse , sa beauté la ren-
 daient digne d'un meilleur
 sort. Elle voulut rendre sa vic-
 toire éclatante ; & son triom-
 phe lui devint funeste.

Achmet apprend bientôt
 qu'il n'est que trop vengé de
 sa perfide épouse , & de son
 infidèle ami. Son courroux sa-
 tisfait lui laisse appercevoir
 tout

tout le danger de sa situation. Il craignait avec raison que Mahomet ne vengeât bientôt sur lui la cruelle nécessité, où il l'avait mis de punir un fils qu'il aimait, & qui devait paraître innocent, depuis qu'il n'était plus à craindre. Il redoutait le courroux des Soldats, qui tant de fois avaient marché à la victoire sous les drapeaux de l'infortuné Mustapha ; la pitié dangereuse d'un sexe toujours prêt à gémir sur le sort d'un amant, & d'un héros malheureux : enfin les intrigues des Courtisans, depuis long-temps jaloux de son crédit, & tou-

E

jours attentifs à saisir les occasions d'humilier un rival dont la puissance les fatigue, ou dont la gloire les éblouit.

Ses craintes n'étaient que trop fondées. Bientôt tout se réunit pour conjurer sa perte, & demander sa tête. Ce fut cet acharnement qui le sauva. Mahomet eût pu céder à sa propre douleur, & l'immoler aux mânes de son fils, si on l'en eût pressé moins vivement ; mais ce zèle indiscret lui fit sentir toute l'horreur du précipice, où son fils eût pu le pousser. Cette réflexion modéra ses regrets, & il put peser de sang-froid

les torts d'Achmet, & son mérite réel. Il crut devoir épargner un sang généreux qui avait déjà coulé plus d'une fois pour le bien de l'Etat, & pour sa propre gloire.

Depuis long-temps Mahomet avait résolu de chasser de Rhodes cet ordre illustre de Chevaliers, connu aujourd'hui sous le nom de Chevaliers de Malthe, & qui maître alors de cette Isle puissante, portait la terreur dans toutes les Mers. Il était indigné qu'une poignée de Chrétiens, jetée au milieu de ses Etats, sans cesse exposée au choc de toute sa puissance,

Ei j

osât braver le Croissant, & provoquer sa fureur par des attaques continuelles. Sa patience était à bout, il résolut de l'assiéger; &, pour éloigner Achmet, sans se priver d'un serviteur fidèle, il le chargea d'aller sur les côtes de la Lycie hâter les préparatifs destinés à cette grande entreprise.

Achmet, se flattant qu'il en serait chargé lui-même, travaillait avec ardeur à préparer tout ce qui pouvait en assurer le succès; mais les intrigues du Serrail l'emportèrent sur son mérite; & le Bacha Paléologue fut chargé

de la conduite du siège. Dès-lors son zèle se rallentit. Il ne négligea rien pour traverser son rival. Son ambition outragée imposa silence à son devoir. Dévoré par cette passion funeste , furieux de n'avoir pu la satisfaire, il ne craignit point de trahir son Prince. Les convois furent retardés ou trop peu considérables ; & plus d'une fois les vivres & les machines manquèrent au camp de Paléologue. Achmet entretenit même avec les Affiégés, une correspondance secrète ; & les projets des Turcs se trouvaient prévenus , avant que

leur Général songeât à les exécuter. Ainsi l'ambition ne craint pas d'employer le crime & la perfidie, pour traverser un rival, quand elle n'a pu réussir par des voies légitimes.

Achmet jouissait en paix de son crime & de sa vengeance, quand le ministre de sa trahison fut surpris, & arrêté dans l'instant où il vouloit se jeter dans la place assiégée. Quelle joie pour Paléologue ! obligé de lever le siège, cette heureuse découverte le mettait en état de conjurer l'orage, & de détourner sur une autre tête

la colere de Mahomet. Bientôt il se rembarque & se hâte d'arriver à Constantinople. Le Sultan l'accable de reproches ; mais la Lettre d'Achmet fut sa réponse. Il avait pu attaquer avec courage ; mais quelles armes avait-il pour se défendre contre une trahison aussi noire ? Mahomet, outré de colere, jure par le Phrophète, que le coupable expiera son crime par sa mort. Mais il était encore en Lycie, & son éloignement le sauva. Zizim, le second des deux fils qui restaient à Mahomet, cherchait dès-lors à se ménager des créatures

qui pussent lui frayer le chemin du Trône, à la mort de son pere. Le courage d'Achmet & ses talens pour la guerre avaient prévenu ce Prince en sa faveur. Aussi, dès qu'il fut instruit de la résolution de Mahomet, résolut-il d'en empêcher l'effet. Il dépêcha sur le champ un Courier qui, par son extrême diligence, prévint les Ministres de mort, & remit la Lettre suivante au malheureux Achmet.



LE PRINCE ZIZIM,
AU BACHA ACHMET.

» JE ne crains pas de man-
» quer à mon pere, pour te
» sauver la vie. On t'accuse
» de trahison ; & ton accusa-
» teur prétend en avoir don-
» né la preuve la plus con-
» vaincante. Mahomet a com-
» mencé sa vengeance par la
» confiscation de tes biens,
» & la mort de ton fils. Il
» va l'achever sur toi-même,
» si tu ne préviens ce coup
» par la fuite la plus promp-
» te. J'espere que la recon-

» naissance t'instruira autant
» que le malheur ; & que tu
» auras pour un Prince qui
» sauve tes jours , cette fidé-
» lité que tu devais à son
» pere. Apprends à modérer
» une ambition qui tôt ou tard
» te conduirait à ta perte.
» J'estime tes talents. Con-
» serves-les pour moi : Je jure
» par le Prophète d'oublier
» les torts que tu as aujour-
» d'hui avec mon pere , &
» de ne songer qu'aux servi-
» ces que tu pourras me ren-
» dre. Adieu , que les Anges
» guident tes pas , & dirigent
» ta fuite ; que le Ciel écarte
» tes ennemis.

Cette Lettre tira Achmet d'une sécurité qui allait lui devenir funeste. Suivi d'un seul Esclave, il gagne les montagnes de Cilicie, sans laisser aucunes traces de sa fuite. Deux de ses Esclaves, à qui il avait laissé une barque, se sauverent à Rhodes, & firent croire que cette ville était aussi l'asyle que leur maître avait choisi. Mahomet, jura d'aller l'y chercher lui-même, à la tête de cent mille hommes.

Cependant Achmet, à travers mille dangers, arrive à Damas, auprès de ce pere respectable dont il avait si

long-temps négligé les avis. Ce Vieillard vertueux reçut avec tendresse un fils coupable ; mais malheureux. Il ne l'accabla point de ces reproches déplacés, qu'une fausse vertu fait à l'infortune ; qui ne peuvent qu'affaïsser l'ame, & flétrir le courage. Méhémet eût désespéré de son fils, s'il eût cessé de s'estimer lui-même. Son premier soin fut de ranimer la confiance dans ce cœur ulcéré, & de lui persuader qu'il n'avait point perdu la tendresse d'un pere. Il lui parla de ses malheurs, sans rappeler ses fautes. Viens, mon fils, lui dit-il, viens ver-

fer tes peines dans le sein d'un pere, qui les partage, & qui ne sçait que te plaindre. — O mon pere ! reprit Achmet, je n'ai rien perdu , puisque votre tendresse me reste ; mais pouvez-vous en conserver encore pour un fils aussi coupable que malheureux ! — Tu as négligé ton devoir. Crois-tu que ton exemple m'autorise à manquer au mien ? J'ai gémi d'un oubli cruel. Le malheur te ramène , & je sens que mon cœur t'a conservé toute sa tendresse. Un pere est toujours pere. Ce n'est qu'aux Rois qu'il appartient d'être inflexibles. — En

parlant ainsi, Méhémet mêlait ses larmes aux larmes de son fils, & le pressait contre son sein. Ces douces paroles soutenues des preuves de la plus vive tendresse étaient comme un baume salutaire versé sur les blessures d'Achmet; elles rappellerent à la vie une ame dévorée d'amertume. Peu-à-peu le sentiment de sa douleur devient moins profond, sa confiance se ranime; entraîné par ce penchant secret, qui porte les malheureux à soulager leurs peines, en les racontant, il confie à son pere le détail de ses aventures. Méhémet lui donne des preu-

ves de sa sensibilité; cependant il épargne, dans ces premiers instans, des réflexions trop justes à cette ame encore trop faible, pour supporter la vérité. Lorsque le temps, joint à la tendresse compatissante d'un pere, eut rendu le calme à ce cœur agité, Méhémet crut pouvoir hazarder quelques réflexions, mais débarassées de tout air de reproche. Il lui fit voir la source de tous ses malheurs dans l'oubli des maximes qu'il avait cherché à lui inculquer.

„ Delà , cette ardeur à re-
 „ chercher l'amitié d'un Prin-
 „ ce fougueux, qui ne pou-

» veut que lui faire partager
» ses fautes , & lui en laisser
» supporter toute la peine. En
» recherchant l'amitié de
» Mustapha, il n'avait point
» écouté son penchant. Il
» avait obéi à la voix de l'am-
» bition. Cette passion impé-
» rieuse , qui paraît absorber
» toutes les autres, n'avait fait
» que rendre les siennes plus
» impétueuses , de-là, cette
» soif de la vengeance qui
» l'avait entraîné à sa ruine ,
» & qui à des malheurs peut-
» être inévitables , lui avait
» fait joindre un malheur plus
» grand encore , celui d'être
» criminel. »

O mon fils ! ajouta ce modèle des peres, on n'est malheureux qu'à moitié, quand on a conservé sa vertu. Lorsque les passions en ont terni la splendeur, il reste encore une ressource au criminel, le repentir, cette vertu qui doit survivre à toutes les autres, & qui peut les faire renaître.

C'est ainsi que le sage Méhémet cherchait à rendre son fils digne de lui, en ranimant dans son ame l'amour de la vertu, & cette noble confiance, cette estime de soi-même, qui en est le plus ferme appui. Pour le mettre à l'abri du glaive du Sultan, en le

dérobant à ses recherches , il l'envoie dans une maison écartée , couverte de tous côtés par les rochers & les bois du Liban. J'épargne au Lecteur la description de cette solitude charmante , il la joindrait bientôt à toutes celles qui parent les Romans Orientaux. Mais , pour en remplir la place , qu'il me permette une réflexion. Qui peut produire cette multitude de descriptions de solitudes , de bois , de vallons , de fontaines , dont les auteurs des climats méridionaux enrichissent leurs ouvrages ? J'avouerai même que les peintures qu'ils en font ,

ont un coloris plus frais , sont plus animées , plus vivantes que les nôtres. Peut-être dans ces climats la Nature a-t-elle plus de force , pour produire ces arbres & ces fleurs , qui embellissent leurs solitudes. Peut-être ces heureux asyles , entourés pour l'ordinaire de contrées arides & de deserts inhabitables , gagnent-ils par le contraste , une partie de leurs charmes , peut-être frappent-ils plus aisément une imagination déjà préparée. On juge des objets , on les goûte , on les multiplie , à proportion du besoin qu'on en a ; & nos voisins du Nord

liront avec autant de plaisir la description d'un repas splendide dans une salle échauffée avec soin, qu'en trouvent les Orientaux à lire les descriptions de leurs vallons enchantés. J'espère que le Lecteur voudra bien me pardonner cette courte digression. On peut, dans un Roman souffrir quelques écarts d'imagination, je ne m'y suis livré que pour trouver le moyen de coudre à cette bagatelle l'attache de ce siècle Philosophe.

Quoiqu'il en soit, Achmet goûtait dans sa solitude une tranquillité dont il n'avait pas même l'idée. Dans le calme

des passions & des sens, il cultivait le germe des vertus qu'un pere respectable avait jeté dans son ame. Heureux, s'il eût pu goûter long-temps cette paix qui accompagne l'innocence !

Mais la fortune l'entraîna bientôt dans un nouveau courant de travaux & de malheurs. Mahomet II mourut, & laissa l'Empire indécis entre ses deux fils, Bajazet & Zizim. Bajazet avait pour lui le droit d'aînesse ; Zizim avait son courage & l'estime des Soldats. Mais l'Aga des Janissaires, ennemi de Zizim, fçut, à forced'intrigues, lui

enlever les services de cette brave milice, & la possession de la Capitale. Zizim chercha un asyle en Asie, & n'eut point de peine à faire reconnaître son autorité dans cette vaste partie de l'Empire Ottoman. Mais pouvait-elle suffire à une ame comme la sienne ? Bientôt il se prépare à disputer l'Europe à un Rival qu'il méprisait. Il rassemble, à la hâte, toutes ses forces, & ordonne aux Bachas de se rendre auprès de lui, à la tête de leurs troupes. Méhémet Géboul fut un de ceux qu'il pressa davantage. Le service rendu au fils l'assurait

du zèle & de la fidélité du pere.

Ce vénérable vieillard hésita long-temps. Son âge & ses infirmités ne lui permettaient pas de conduire ces troupes lui-même. Les confier à son fils, c'était le rendre aux caprices de la fortune. Se dispenser de secourir Zizim, c'était s'exposer à sa colere, s'il revenait vainqueur ; c'était manquer de reconnaissance. Cette dernière réflexion fixa ses incertitudes. Il résolut de communiquer à son fils la Lettre de Zizim, & de lui laisser le choix, ou de rester dans sa

solitude, ou de marcher au secours d'un Prince, qui lui avait sauvé la vie.

Le choix fut bientôt fait. A la lecture de la Lettre de Zizim, Achmet parut sortir d'un sommeil paisible. L'image de la guerre réveille son ardeur martiale. Semblable à ces lions farouches, qu'on croit apprivoisés, & qui reprennent leur première férocité dès qu'une goutte de sang vient à frapper leur palais, Achmet brûle de se rendre auprès de Zizim, & de lui prouver son zèle & sa reconnaissance. Actif, infatigable, il presse les préparatifs
d'une

d'une expédition glorieuse.
 Vas, mon fils, lui dit le vertueux vieillard, acquittes-toi, acquittes ton pere envers ce Prince généreux qui t'a sauvé la vie. Puisse-t-il devoir à ton courage le succès de ses armes, & la conservation de son Empire ! Avec quelle douce satisfaction je partagerais tes périls & tes exploits ! Ce n'est pas le fer ennemi que je redoute pour toi, je ne crains que ton cœur. Je te verrais partir sans peine, si je pouvais me flatter que l'expérience t'eût appris à modérer tes desirs ambitieux.

Ces craintes n'étaient que

G

trop fondées. A peine Achmet fut-il arrivé au camp de Zizim, que son ancienne ambition se réveille avec plus de fureur. Les bontés passées de ce Prince étaient un titre pour en espérer de nouvelles. Les plus habiles Généraux, devinrent les objets de sa jalousie. Le titre de Visir pouvait seul satisfaire son orgueil; & pour l'obtenir, il commença à troubler le camp par ses intrigues. Mais il ne réussit qu'à réveiller l'ambition de ses rivaux. Zizim connaissait trop bien ses intérêts pour donner à ses troupes, avant que son sort fût

assuré, un autre chef que lui-même. Le respect eût été partagé ; & peut-être le zèle pour sa personne en eût-il souffert. Il déclara que cette dignité serait réservée à celui qui se distingueroit le plus dans la bataille. Par-là, il conservait entr'eux cette émulation qui échauffe le courage, il animait leur zèle par les récompenses ; & il se servait de leurs passions mêmes pour ses intérêts & pour sa gloire.

Des précautions si sages auraient dû lui assurer le succès le plus heureux ; mais des troupes Asiatiques énervées par un climat brûlant, pou-

G ij



vaient-elles , malgré son courage , malgré l'ardeur de tant de braves Officiers déterminés à mourir pour lui , résister à la valeur intrépide de ces cohortes de Janissaires , la terreur de l'Europe , & qui depuis long-temps s'étaient mis en possession de disposer du trône ? Aussi , après avoir fait de vains efforts , pour rappeler la fortune sous ses étendards , après avoir long-temps cherché la mort , fut-il obligé de se retirer suivi d'un gros de ses plus braves Officiers , qui devaient redouter , autant que lui , la cruauté d'un vainqueur bar-

bare. Achmet ne l'avait pas quitté un instant, & sa bravoure lui avait plus d'une fois mérité des éloges. Malgré les attaques réitérées d'un corps de Spahis, que le vainqueur avait détachés à la poursuite des fuyards, ils arriverent dans les montagnes de la Caramanie. Zizim trouva un asyle auprès du Prince qui gouvernait alors ce petit Etat, & qui, à la faveur des montagnes qui l'environnent, avait sçu maintenir son indépendance contre toutes les forces de l'Empire Ottoman.

Ce fut alors qu'Achmet reçut une nouvelle qui ache-

va de lui faire sentir tout le poids de l'infortune. Dès qu'on avait été instruit à Damas de la défaite de Zizim, les habitans, pour faire leur cour au vainqueur, & mériter leur pardon, s'étaient révoltés contre Méhémet leur Gouverneur, qui s'était déclaré pour son rival. Méhémet, dépourvu de troupes n'avait évité leur fureur qu'à la faveur de plus d'un déguisement. Ce vieillard infortuné avait pris la fuite; & il errait, sans secours, dans les vallées du Liban, où peut-être il avait déjà trouvé la mort. Achmet était né bon;

& ce funeste détail réveilla toute sa tendresse pour un pere qui la méritait , à plus d'un titre. Il oublie ses propres malheurs , pour ne s'occuper que du revers cruel , qui venait d'accabler son pere. L'ambition se tait , il n'entend plus que la voix de la nature , qui lui reproche d'avoir entraîné l'auteur de ses jours dans le précipice affreux , où il était tombé lui-même. Prince , dit-il à Zizim , je n'ai point ménagé ma vie , tant qu'elle a pu vous être utile. J'ai rempli mon devoir ; mais il m'en reste un plus sacré. Mon pere est malheu-

reux. Pourrais-je ne point voler à son secours ! Je cesserais de mériter votre estime , si je m'obstinais à demeurer auprès de vous , quand mon courage est superflu , & que je dois m'acquitter envers mon pere. Partez , brave Achmet , lui répondit Zizim , votre pere m'a trop bien servi ; je ne mériterais pas de trouver des serviteurs aussi fidèles , si je lui dérobais le seul appui qui lui reste. Découvrez sa retraite , conservez-le , conservez-vous pour des temps plus heureux. A ces mots , il l'embrasse , & baigne son visage de ses larmes. Laissons ce

Prince infortuné promener ses malheurs dans les trois parties de notre hemisphere, pour suivre Achmet dans ses recherches long-temps inutiles.

Jusqu'à présent nous avons vu le malheureux Achmet toujours dévoré par l'ambition, même au sein de l'infortune. Sans doute que ses espérances tant de fois renversées lui auront appris à craindre la grandeur. Ce feu long-temps trop actif doit être étouffé sous les ruines de sa fortune ? Non. La plus affreuse misere n'est pas capable de l'éteindre, & le désespoir sem-

ble l'exciter encore. Le desir seul de réparer les malheurs d'un pere chéri, peut le distraire quelquefois de cette passion funeste, c'était à l'amour qu'il était réservé de la détruire.

Depuis deux mois entiers il parcourait les vallons les plus écartés du Liban, pour découvrir l'asyle de son pere; & l'inutilité de ses recherches mettait le comble à sa douleur. Un jour fatigué d'une longue course, accablé par la chaleur, il s'était endormi auprès d'une de ces chutes d'eau, que la nature se plaît à former dans les montagnes, & dont

l'art ne nous donne jamais que des copies imparfaites. La fraîcheur de ce séjour tranquille, le murmure continu de cette eau qui tombe & s'enfuit, portaient le calme dans son ame agitée, & lui procuraient un sommeil paisible qui le fuyait depuis longtemps. Tout à coup il est réveillé par un cri perçant, il voit une femme éperdue courir à pas précipités & tomber à ses pieds sans sentiment.

Achmet était généreux, & , quoique la perfidie de Zulime lui fit détester ce sexe qu'il avait trop aimé, il ne

put résister au premier mouvement de son cœur qui le portait à défendre cette infortunée. A l'instant il est assailli par trois scélérats, furieux de ce qu'il leur dérobait une proie qu'ils poursuivaient depuis long-temps. Achmet armé de ce sabre qui l'avait rendu si long-temps redoutable aux ennemis de l'Empire Ottoman, s'appuie contre un arbre, pour se défendre contre leur lâcheté. Il repousse leurs attaques avec ce sang-froid qui caractérise la vraie valeur, & bientôt deux de ces méprisables adversaires sont renversés à ses

pieds. Le troisieme veut fuir ;
 mais il ne peut éviter la
 mort, Achmet le poursuit ,
 l'atteint , & l'étend sur la
 poussiere.

Cependant l'infortunée
 qu'il avait secourue , revenue
 de son évanouissement , ap-
 perçoit à ses côtés deux corps
 sanglans , & ce spectacle lui
 apprend la victoire de son
 défenseur. Pénétrée de re-
 connaissance , elle le cherche
 pour embrasser ses genoux.
 Elle arrive dans l'instant qu'il
 achevait sa victoire. O mon
 Libérateur , s'écrie-t-elle , je
 vous dois la vie , je vous dois
 l'honneur , je vous dois tout ,

comment pourrai-je vous exprimer la reconnaissance qui pénètre mon ame ? Levez-vous , Madame , répondit Achmet , je vous ai vengée , je suis assez payé de cette action par le plaisir de l'avoir faite.

Bientôt par un mouvement involontaire , ses yeux se tournent sur celle qu'il vient de sauver. Frappé de l'éclat de ses charmes , il commence à sentir tout le prix de sa victoire. Son cœur est livré tout entier à l'amour , quand il croit n'éprouver qu'une pitié généreuse. Ne puis-je sçavoir Madame , lui dit-il , quel des-

tin rigoureux vous a conduite dans ce désert. Il ne semblerait pas fait pour posséder tant de charmes. Seigneur, répondit-elle, le front couvert d'une aimable rougeur, vous sçavez tout. Puis-je vous rien cacher, quand je vous dois l'honneur & la vie ? Mais permettez-moi de vous présenter à ce vieillard, à ce pere respectable qui partagera ma reconnaissance.

Achmet tourne les yeux, il voit un vieillard dont la physionomie noble & douce tout à la fois, était encore intéressante malgré les glaces de l'âge ; ses yeux brillaient

de ce feu paisible qui annonce
 une ame honnête & vertueu-
 se. Cette vue rappelle au mal-
 heureux Achmet le souvenir
 d'un pere chéri qu'il a entraî-
 né dans sa ruine , & ce sou-
 venir cruel réveille toutes ses
 douleurs. Isménie , ainsi s'ap-
 pellait cette jeune beauté
 dont Achmet avait sauvé les
 jours , Isménie vole à la ren-
 contre du vieillard ; ô mon
 pere , lui dit-elle , vous voyez
 mon Libérateur. Daignez par-
 tager ma reconnaissance. Sei-
 gneur , dit le vieillard , je vous
 dois tout , je n'étais attaché à
 la vie que par ma fille , elle
 seule me la rendait chere. Si
 jamais

jamais vous éprouvâtes les sentimens de la nature , (ils sont bien faits pour une ame comme la vôtre) Jugez de ma reconnaissance. Souffrez... à ces mots, il veut embrasser ses genoux, Achmet l'arrête ; & , le ferrant dans ses bras : ô mon pere, lui dit-il, souffrez que je vous donne un titre qui m'est cher , & qui semble suspendre mes justes regrets , cessez de montrer une reconnaissance excessive. Je suis trop heureux que l'Être suprême m'ait choisi pour servir d'appui à votre vieillesse. C'est de cet instant que je commence à sentir tout le

prix de la vertu. Daignez au moins , répartit le vieillard , daignez , ô mon fils , me suivre dans l'unique asyle que la fortune m'ait laissé. Il s'embellira à mes yeux , si vous daignez le partager. Vous paraissez avoir à vous plaindre du sort. Vous verserez vos douleurs dans mon sein. Vous ne trouverez point dans vos hôtes des cœurs insensibles à vos malheurs , nous avons souffert ainsi que vous.

Achmet prit sans peine un parti qui favorisait le penchant secret qui commençait à l'entraîner vers Isménie. Ils arrivent à cette cabane qui

semblait destinée à servir d'asyle à un sage échappé à la perfidie des hommes. Un rocher escarpé tapissé de lierre & couvert d'arbres touffus, le met à l'abri des fureurs du nord. Un bois épais en défend l'accès du côté de la vallée. On ne peut en approcher que par un sentier étroit & difficile à découvrir. Les meubles en sont simples. La propreté seule en fait l'ornement. Mais on y trouve tout ce qui peut satisfaire avec agrément aux premiers besoins de la nature. Vous voyez, dit le vertueux vieillard, vous voyez les seuls débris que

j'aie pu sauver du naufrage de ma fortune. Ils me suffisoient, depuis que j'ai sçu borner mes desirs. Je n'ai perdu que les biens de l'opinion. Je suis heureux, puisque j'ai conservé les biens de la nature. J'avais une foule d'amis, ils m'ont quitté avec la fortune. Les perfides ne chérissaient que ma grandeur qu'ils voulaient partager. Vous voyez cet Esclave. Lui seul m'est resté fidele, & dans une condition humiliante, il était assez généreux pour n'aimer en moi que moi-même.

Cependant Isménie s'empressait à préparer un cham-

pêtre repas. Du pain , du laitage , quelques fruits ; présentés de sa main , Achmet les trouva délicieux. Il s'enivre du plaisir de la voir ; cet aimable empressement que la reconnaissance excite dans une ame généreuse , donnait un nouveau charme à chacun de ses traits. Sans obéir à l'amour , elle fait tout ce qui peut plaire à Achmet , elle paraît s'occuper de lui seul. Les idées sombres qui jusques-là avaient occupé le malheureux Bacha , se dissipent par degrés. Son pere se retrace encore à son esprit ; mais cette idée a perdu une partie de

son amertume. Il desire, il espere lui faire partager son bonheur, Isménie l'a réconcilié avec toute la nature, & surtout avec lui-même.

Je ne sçais quel penchant secret porte les malheureux à se confier mutuellement leurs peines. Quand nous avons tout perdu, nous aimons à jouir encore de la compassion des autres hommes ; & de qui pouvons-nous plutôt en attendre que de ceux qui en desirent pour eux-mêmes ? Achmet ne craignit point de faire à ses hôtes le détail de ses malheurs & de ses fautes. Il ne déguisa point les démar-

ches imprudentes & quelquefois criminelles où l'avait entraîné son ambition. Il parlait à des amis, il pouvait compter sur leur indulgence. Le Vieillard, & surtout Isménie ne purent lui refuser des larmes. Ils partagerent ses justes inquiétudes sur le sort d'un pere malheureux, & leurs discours dictés par l'amitié, adoucirent ses regrets, & ranimerent de plus en plus ses espérances.

Vous avez beaucoup à vous plaindre de la fortune, lui dit ce respectable Vieillard, consolez-vous, elle n'attaque que des adversaires di-

gnes d'elle. Il est triste d'éf-
 fuyer les coups; mais il est
 glorieux de ſçavoir lui réſiſ-
 ter. Vous êtes, ainſi que moi,
 la victime de la perfidie des
 hommes, autant que de vos
 fautes. Mais n'êtes-vous point
 aſſez payé de ce que vous en
 avez ſouffert, puisſque vous
 avez appris à les fuir, ſans
 ceſſer de les aimer, & de les
 plaindre. Je vous dois à mon
 tour le récit de mes malheurs,
 puisſe-t-il ſervir à vous faire
 oublier les vôtres.

Vous ſçavez quel zèle aveu-
 gle a pouſſé ſur ces climats
 des flots d'Européens. L'Oc-
 cident ſ'eſt dépeuplé pour
 arracher

arracher une contrée aride
 & stérile à ses possesseurs.
 Nos Français surtout venaient
 en foule y chercher la victoire
 ou la couronne du martire,
 comme si c'était en égorgeant
 des hommes, qu'on peut plai-
 re à l'Etre suprême. Lorsque
 j'étais trop jeune encore, pour
 avoir de la Divinité ces idées
 de bonté qui la caractérisent,
 je me laissai aller à ce faux
 zèle, & je cessai de regarder
 tous les hommes comme ses
 enfans & comme mes freres.
 Je quittai ma patrie, résolu
 de rendre mon courage fu-
 neste à plus d'un Musulman.
 Le nom de Lusignan que je

portais me déterminâ à choisir pour le théâtre de mes exploits, l'isle de Chypre où régnait un Prince de ma maison. Je ne tardai point à lui paraître digne de lui. Il me confia le commandement de ses vaisseaux, & je portai la terreur de mon pavillon dans toute la Méditerranée. Je jouissais de toute ma gloire, & je ne m'attendais pas au funeste accident qui devait bientôt m'enlever les moyens de l'augmenter, & me plonger dans un abîme de malheurs.

Le Roi faisait élever sous le nom de Comte de Mauni, un fils naturel qui lui était

extrêmement cher. Il voulut qu'il fit sous moi ses premières armes, j'y consentis sans peine. Mauni avait du courage ; mais il cachait un cœur perfide sous les dehors les plus prévenans. Pendant la première campagne, il combattit toujours sous mes yeux ; & par ses exploits il mérita mon estime & l'amour des Soldats. De retour à Famagouste, le Roi le combla des plus tendres caresses. Je sollicitai moi-même pour lui le commandement d'un vaisseau. Le Roi se fit un plaisir de le lui accorder ; à force d'intrigues, Mauni parvint à

donner pour Commandants aux vaisseaux qui devaient m'accompagner , des hommes affidés & qui partageaient sa perfidie. Ainsi le lâche abusait de mes bienfaits , pour préparer ma ruine.

Au retour du Printemps , je sortis du port de Famagouste à la tête de six vaisseaux. Je cotoyais la Phénicie , quand je vis venir sur moi dix vaisseaux qui portaient pavillon d'Egypte. Je n'avais jamais balancé à attaquer , fort ou faible ; & le succès avait toujours justifié mon audace. Je me préparais à fondre sur l'ennemi , quand

j'apperçus le perfide Mauni
 qui fuyait à pleines voiles,
 suivi de ses lâches amis. Dés-
 espérant de vaincre seul, je
 voulus du moins faire ache-
 ter ma défaite. Je scûs inspi-
 rer le courage qui m'animait
 aux Soldats qui combattaient
 sous moi; & quoiqu'attaqués
 par trois vaisseaux à la fois ,
 nous combattîmes pendant
 six heures , sans que l'ennemi
 pût prendre sur nous aucun
 avantage. Enfin accablé de
 blessures , je tombai, noyé
 dans mon sang. Mes Soldats
 découragés, n'opposèrent aux
 efforts de l'ennemi qu'une fai-
 ble résistance. En un instant,

le vaisseau fut couvert d'ennemis; & tous ceux des miens qui, en rendant les armes, purent échapper au glaive, furent chargés de fers & destinés à l'esclavage.

Je ne donnais plus aucun signe de vie, & déjà l'on se préparait à débarrasser le vaisseau d'un poids inutile, lorsque le Commandant de la flotte Egyptienne dont mon courage m'avait acquis l'estime, ordonna qu'on cherchât mon corps & qu'on me rappellât à la vie, s'il en était encore temps. Il me fit porter dans son vaisseau. On banda mes plaies, je revis ce

jour que ma défaite me rendait odieux. Je sentis avec horreur que j'allais vivre pour être Esclave. Je regrettai la mort.

Je respectais trop les décrets de l'Etre suprême pour attenter à une vie qu'il voulait conserver ; mais l'affreuse situation où je me trouvais me fit recevoir pendant plusieurs jours avec indifférence les soins qu'on prenait pour ma guérison. Quand mes forces commencerent à se rétablir, je vis avec plaisir les attentions soutenues d'Ibrahim, ainsi se nommait mon nouveau maître. L'humanité qui

les inspirait, eût suffi pour me les rendre cheres; mais l'estime qui les accompagnait leur donnait encore un nouveau prix. Chrétien, me disait-il dans cette langue Franque connue dans tous les ports de l'Orient, & qui semble être un lien fait pour réunir tant de peuples que la religion ou l'intérêt divise, prends courage, ne te laisses point abattre au malheur. Je n'ai point tes préjugés cruels. Je t'estime, & je veux te faire voir à mon tour que, dès qu'on est homme, on peut être vertueux.

Ces discours d'Ibrahim,

& plus encore sa bonté constante qui m'en prouvait la sincérité, rendirent peu-à-peu à mon ame le calme dont elle avait besoin. Je parvins à me persuader que le vrai courage consiste à subir l'infortune, sans murmurer contre l'Etre suprême qui veut nous éprouver, je crus qu'il n'y avait pas moins de fermeté d'ame à obéir à Ibrahim devenu maître de mon sort, qu'il y en aurait eu dans d'autres circonstances à l'attaquer, les armes à la main. La seule crainte qui m'agita fut de passer au pouvoir d'un maître moins humain, & de

quitter un homme que je commençais à estimer. Je lui communiquai mes sentimens, ils avaient quelque chose d'obligeant pour lui, il en fut touché; & je n'eus point la douleur de paraître dans ces marchés humilians, où l'humanité prostituée partage le sort des plus vils animaux.

Arrivés au port d'Alexandrie, quelques-uns de mes compagnons & moi, nous fûmes conduits au palais d'Ibrahim. On ne m'occupa qu'à de légers ouvrages qui semblaient n'être faits que pour m'empêcher de sentir l'ennui du désœuvrement. Je

parvins par degrés à gagner la confiance de mon maître. J'en profitai, pour adoucir l'esclavage de ceux qui le servaient ; ainsi au sein de l'infortune, je pouvais encore faire du bien, j'exerçais une vertu qui semble devoir être l'appanage de la grandeur.

J'avais passé six ans dans la maison d'Ibrahim , traité moins en esclave qu'en ami malheureux, lorsque je vis sa fille pour la première fois. A peine elle sortait de l'enfance. Ses charmes avaient cette fraîcheur, cette grace naïve qui n'appartiennent qu'à la première jeunesse. Je

fus frappé à sa vûe. Jusqu'à
lors je n'avais été sensible
qu'aux charmes de la gloire ;
la soif de l'honneur semblait
avoir absorbé toutes les fa-
cultés de mon ame. Tôt ou
tard la Nature reprend ses
droits. Mon cœur parut n'a-
voir méprisé l'amour , que
pour s'enflammer avec plus
de violence. Isménie , c'était
son nom , & c'est celui que
j'ai donné au seul gage qui
me soit resté de son amour ,
Isménie s'apperçut de l'im-
pression qu'elle avait faite sur
moi. Je n'osai le lui déclarer.
Je n'osais me l'avouer à moi-
même. Pouvais-je me résou-

dre à manquer à mon généreux ami, en me livrant à une passion, qu'il désapprouverait sans doute ? Les efforts même que je faisais pour la contenir, la rendaient plus violente, & par-là plus sensible. Isménie se fit bientôt un plaisir d'en lire l'expression dans mes yeux. Elle aimait à y voir des sentimens qu'elle commençait à partager. Le silence que j'imposais à ma bouche, était un hommage à sa fierté, mais il gênait son cœur, elle voulut me mettre dans la nécessité de le rompre. Chrétien, me dit-elle un jour, je desire que tu m'ap-

portes tous les matins quelques-unes de ces fleurs que tu cultives. Cueillies & présentées par l'ami de mon pere, elles m'en feront plus cheres. — Ah! Madame, que ce sentiment m'est précieux! Un Esclave se ttouvera trop heureux — Que parles-tu d'Esclave? Mon pere, en te donnant son amitié, ne t'a-t-il pas fait libre? — En vous voyant, j'ai cessé de l'être. J'obéirai, Madame A ces mots je la quittai plein d'un trouble que je n'avais jamais éprouvé.

Je ne vous dirai point par quels degrés je parvins à lui

faire agréer mes soins. J'obtins enfin cet aveu charmant qui m'assurait du plus parfait retour. Mais je n'en fus pas plus heureux. Je desirais toujours. Des obstacles cruels empêchaient Isménie de mettre le comble à mon bonheur. Je respectais sa vertu, & même ses préjugés. Elle chérissait son pere, elle ne voulait se donner que de son aveu. Cependant elle m'aimait, elle plaignait mes peines. Ibrahim s'apperçut de notre intelligence ; & loin de la désapprouver, la religion fut le seul obstacle qui l'empêcha de m'accorder Isménie. Il s'ef-

força de le lever. Mais, je vous l'avouerai, les preuves de la mission de votre Prophète, ne me parurent point avoir un degré d'évidence qui pût m'autoriser à quitter le culte de mes peres. Elevé au milieu du tumulte des armes, j'avais jusqu'alors négligé de m'instruire des raisons dont il est appuyé, & peut-être aurais-je cédé aux larines d'Isménie, si je n'eusse regardé comme une lâcheté de renoncer au culte dans lequel on fut nourri. Isménie gémissait de mon obstination. Un jour qu'elle faisait de nouveaux efforts sous les yeux d'Ibrahim

d'Ibrahim pour me toucher, ou pour me convaincre, eh quelle foi, me dit-elle, veux-tu que j'ajoute à tes sermens? Quel Dieu attesteras-tu que je puisse attester à mon tour? — Ce Dieu, lui répondis-je, qui veille sur tout l'univers, ce Dieu que le Chrétien adore comme le Musulman. Nous sommes tous ses enfans, c'est lui que j'atteste, daignez recevoir ma foi; & vous, mon pere, bénissez les nœuds que nous formons. Un pere est pour sa famille le Prêtre le plus respectable. — Je reçois tes sermens, répondit Isménie. Puisse cet Etre que

tu viens d'attester me punir ,
si jamais j'oubliais les miens.
— O mes enfans , s'écria
Ibrahim , en nous serrant dans
ses bras , puissiez-vous vivre
heureux. Puissiez-vous con-
server jusqu'au dernier sou-
pir cet amour qui vous unit
aujourd'hui ; & toi , cher Lu-
signan , en devenant mon fils ,
ne cesse pas d'être mon ami.
Nous passâmes quinze ans en-
tiers dans l'union la plus par-
faite , & sous les yeux du ver-
tueux Ibrahim. Dès la pre-
mière année je vis renaître
mon épouse dans une seconde
Isménie ; & de plusieurs ga-
ges de son amour , c'est le seul

qui me soit resté. Une maladie affreuse porta le ravage & la mort dans Alexandrie. Ibrahim en fut attaqué des premiers, il périt & fut bientôt suivi de trois de mes enfans. Isménie était fille, elle était mere , & à ce double titre, le séjour de sa patrie ne pouvait que lui paraître funeste. Je la déterminai sans peine à me suivre dans l'île de Chypre , où je croyais pouvoir jouir encore de ma gloire & de mes services passés.

La branche de Lusignan qui avait occupé le thrône de cette Isle pendant tant

d'années, venait de s'éteindre, il n'en restait qu'une fille à qui le sceptre appartenait, & qui avait porté ses droits au Vénitien Cornaro. Le perfide Mauni avait profité de sa faiblesse. A force d'intrigues & de crimes, il avait placé sur sa tête une couronne qu'il déshonorait. Ce fut dans ces circonstances que j'arrivai. J'étais pour lui un témoin importun. Ma perte fut résolue. Mon entrée à Famagouste fut une espèce de triomphe. Tous les Citoyens s'empressaient de baiser la main d'un homme qui les avait protégés si longtemps, c'était pour eux que

j'avais subi l'esclavage; & la honte dont il eût du me couvrir, tournait à ma gloire & rejaillissait sur le tyran. Le fer & le poison lui étaient familiers. Il aurait pu les employer, mais un coup d'éclat le perdait, ma chute eût entraîné la ruine de son trône. Il résolut de dissimuler & de confier à la superstition le soin d'aiguiser le poignard dont il voulait me percer.

Vous ignorez, sans doute, combien il est facile de perdre un Citoyen, quand on sçait se couvrir du manteau de la religion. C'est là le moyen infailible que le tyran

employa pour assouvir sa vengeance. Des Prêtres aussi barbares que lui, & dignes de partager ses crimes, me firent conduire chargé de fers dans une prison affreuse; &, ce qui était encore plus douloureux pour moi, je la partageais avec ma malheureuse épouse. On m'imputa de ne l'avoir obtenue qu'en renonçant à la religion de mes pères. On voulait la forcer de renoncer à la sienne. Ainsi l'infortunée ne pouvait se sauver que par la même lâcheté dont on m'accusait., pour m'arracher la vie.

J'attendais dans le plus

affreux abattement le jour qui devait décider de mon sort & du sien. Je redoutais peu la mort , j'avais sçu la braver assez long-temps au milieu des combats. Mais mourir teint du sang d'Isménie , mourir en me reprochant d'avoir causé sa perte ! Cette idée affreuse me remplissait dans ces momens terribles d'une amertume insupportable. J'étais accablé. Le désespoir m'avait rendu stupide , & plus d'une fois Isménie fut contrainte d'oublier ses douleurs , pour m'aider à soutenir les miennes. Cher époux , me disait-elle , je vais mourir ,

mais je meurs avec toi. Nous allons nous unir pour jamais au sein de cet Etre qui a béni notre union. Il connaît mon cœur, il est pur comme le tien. Pourrait-il punir des fautes involontaires, de légères faiblesses, & réserver ses récompenses à nos barbares persécuteurs. Non, je ne crains pas de paraître devant lui. Je l'ai peut-être méconnu. Mais j'ai su l'aimer. Ainsi parlait cette vertueuse épouse. Puisse son sang rejaillir sur ces hommes atroces qui ont causé sa mort.

Depuis deux mois on essayait de l'ébranler, & de me
faire

faire avouer le crime qu'on m'imputait. Le tyran avait fait employer les traitemens les plus cruels. Souvent il s'était donné le barbare plaisir de jouir des maux qu'il nous causait, & sa vûe me paraissait un des plus insupportables. Isménie était affaiblie par ses souffrances. Son courage seul soutenait encore ses forces défaillantes, quand on vint nous annoncer l'arrêt qui venait d'être prononcé contre nous. Il nous condamnait à un supplice affreux au nom d'un Dieu de bonté que ces barbares ne craignaient pas de prononcer.

L

Ce dernier coup acheva de l'accabler. Une fièvre violente la mit en peu de jours au bord du tombeau. Il semblaît que la Nature voulût épargner au tyran le plus affreux des crimes qu'il allait consommer. Ma malheureuse épouse bénissait l'Etre des Etres qui l'enlevait à un supplice horrible. Mais l'image de sa fille absente, livrée à la rage de nos ennemis, & peut-être obligée de choisir entre la mort ou la honte, cette image cruelle portait le désespoir dans son ame. Cependant elle allait mourir, sans l'embrasser, incertaine de son

fort. Le nom de son époux, le nom de sa fille étaient les seuls qui sortissent de sa bouche. Nos maux étaient au comble, & plus d'une fois je gémissais de l'inutilité de cette vertu que j'avais toujours chérie. Pouvait-il s'élever un vengeur de l'innocence ? Mes lâches amis avaient tous plié sous le joug du tyran. Que pouvais-je attendre d'un peuple avili par l'opprobre, & par l'esclavage ?

Cependant l'amitié veillait pour moi, & c'était dans la condition la plus basse que je devais trouver un vengeur. Déjà tout était prêt pour

mon supplice ; & ce peuple autrefois témoin de mes triomphes , contemplait avec une curiosité avide & stupide , ce bucher qui m'était réservé , lorsque cet esclave ou plutôt ce respectable ami (ses bienfaits lui méritent ce titre) s'avance au milieu de cette populace étonnée ; Citoyens , leur dit-il , pourrez-vous voir expiter sous vos yeux celui qui vous a défendus si longtemps ? La crainte du tyran vous fera-t-elle renoncer à la reconnoissance ? Osés être hommes , & vengés avec moi le sang des Lusignans. Déjà les Satellites du tyran s'avan-

çaient pour le saisir ; mais il se voit tout à coup environné d'une foule de défenseurs. Son courage, son enthousiasme, avaient saisi tout à coup ce peuple timide ; les Satellites sont mis en fuite, le bucher renversé. Ma prison est forcée. Il entre suivi de ce peuple dont il avait ranimé le courage ; & ce jour destiné à mon supplice, eût été pour moi un jour de triomphe, s'il n'eût été empoisonné par la perte de mon épouse. Elle touchait à son dernier moment, & la vûe de mes Libérateurs lui fit encore goûter un instant de joie. Cher

époux, me dit-elle, en pressant ma main dans ses mains défaillantes, je ne meurs pas toute entière, puisque vous échappez à la mort. Vivez pour ma fille, vivez pour chérir ma mémoire. A ces mots, elle expire dans mes bras : ces sentimens rapides qui venaient de se succéder dans mon ame, avaient épuisé mes forces, je tombe sans sentiment sur le corps de mon épouse. Mes amis profitent de cet instant pour m'enlever de ce lieu funeste. Mes yeux ne s'ouvrirent à la lumière, que pour chercher mon épouse. Je demandais Isménie,

mais bientôt trop sûr que je l'avais perdue pour jamais, j'accusais mes Libérateurs de m'avoir dérobé à une mort qui eût fini mon désespoir.

L'on me conduisit dans la maison de l'Ordre de S. Jean qui, par la force de sa situation, met ces illustres Chevaliers en état de braver la tyrannie. C'est-là que mon Libérateur avait caché ma fille pour la dérober aux recherches du tyran. La vue de cette chère fille renouvela ma douleur, chacun de ses traits me retraçait l'image de sa mere. Sa douleur naïve ajoutait encore au sentiment

de la perte que je venais de faire. Souvent plus sensible à mes chagrins qu'à ceux qu'elle éprouvait elle-même, elle essuyait mes larmes, & cherchait à me cacher les siennes. Hélas ! sa douleur n'était que trop juste. Le temps seul en a pu diminuer l'amertume, en m'approchant sans cesse de ce terme fatal que tous les hommes redoutent, & que j'ose désirer, puisqu'il doit me rejoindre à la plus chère moitié de moi-même.

Il semblait que la fortune n'eût dérobé ma tête au coup qui la menaçait que pour m'exposer à des malheurs

peut-être plus sensibles. Le grand Commandeur qui nous donnait asyle, n'avait pu voir ma fille, sans en être touché. L'amour respecte peu les droits de l'amitié. Bientôt aveuglé par cette passion funeste, oubliant les maximes austères de l'honneur & les devoirs de sa profession, il osa faire l'aveu d'une flamme offensante, puisqu'elle ne pouvait être légitime. Ma fille étonnée le repoussa avec cette supériorité que la vertu donne à une ame honnête ; mais pouvait-il être rebuté par une réserve qui lui donnait de nouveaux charmes ? Son em-

pressement ne fit qu'augmenter. Je m'en aperçus, je m'en plaignis avec cette noble fermeté qui sied toujours au malheureux qu'on outrage. Il était fier, impétueux; il ne put supporter mes reproches. Il osa m'insulter. Vous savez que parmi nos Européens une insulte ne peut se laver que dans le sang de l'offenseur. Plus sages ou plus tranquilles que nous, vous avez su rendre votre honneur indépendant du sort des armes. Il m'attaqua avec fureur. Je me défendis trop bien, il tomba sous mes coups. Je le crus mort, & cet accident

funeste m'obligea de quitter l'unique asyle qui me restait dans Chypre. Je m'embarquai sur un esquif que me fournit un Marchand Génois ; je fuyais mes persécuteurs , mais je quittais une isle que mes exploits m'avaient rendue chere , je ne pus la perdre de vûe sans verser des larmes. Le vent nous porta sur les côtes de Phénicie. Nous abordâmes , & je commençais à respirer. Je me refugiai à Tyr , reste infortuné d'une ville autrefois célèbre , qui n'est plus habitée que par quelques misérables Pêcheurs. Je n'y fus pas long-

temps tranquille. Le Commandeur était guéri de sa blessure. Privé de l'objet qui lui était cher, son amour s'était changé en fureur. La haine qu'il m'avait jurée, lui fit rechercher l'amitié du tyran. Ils s'unirent, pour me perdre. J'avais déjà passé trois mois dans cette profonde sécurité qui accompagne l'innocence, & qui souvent lui est funeste, lorsque je vis aborder à la rade un vaisseau qui portait pavillon de Chypre. Le tyran avait découvert ma retraite. Il envoyait ses Satellites, pour m'en arracher. Le Commandant du vaisseau,

avant de faire la descente ,
 somma les habitans de nous
 livrer ma fille & moi. Ils
 nous aimaient, ils ne répon-
 dirent qu'en courant aux ar-
 mes , & en se rangeant au-
 tour de la cabane que nous
 habitions. Je me mis à leur
 tête, & nous attendîmes l'en-
 nemi; il ne tarda point à ve-
 nir nous attaquer. Sans doute
 la vertu donne un courage
 que le vice ne peut avoir. Ces
 Satellites accoutumés au cri-
 me , ne purent soutenir le
 choc de quelques Pêcheurs
 indisciplinés & sans armes. Ils
 laissèrent quelques blessés sur
 la place. Le vaisseau servit

d'asyle aux autres, & les déroba à notre juste fureur.

Le tyran était trop accoutumé au crime, pour que je pusse espérer qu'il s'en tiendrait à une première tentative. En demeurant à Tyr, j'exposais à la mort ou à l'esclavage mes hôtes généreux; & l'asyle qu'ils nous avaient donné ne pouvait que leur être funeste, en voulant nous retenir plus long-temps. Par un mouvement de reconnaissance, nous les quittâmes. J'avais assez souffert des injustices de la fortune. Je résolus de m'y dérober & de chercher dans la solitude une

paix qui me fuyait depuis long-temps. Ma fille n'avait jamais éprouvé que les sentimens de la Nature ; aussi quoiqu'elle fût dans cet âge heureux où le monde semble n'offrir que des plaisirs , elle ne balança point à partager ma retraite. Nous y fûmes conduits par l'honnête Tyrien qui nous avait reçu dans son habitation , & nous ne fûmes suivis que par ce vertueux Esclave qui semble ne respirer que pour travailler à notre bonheur.

Deux mois s'étaient écoulés , sans que rien vînt le troubler. Je goûtais à loisir cette

tranquillité qui paraît si douce, quand elle n'est point empoisonnée par les reproches de la conscience, lorsque je reçus des nouvelles qui partagerent mon ame incertaine entre la crainte & la joie. Le Tyrien qui avait été mon hôte, & que je regardais toujours comme mon ami, vint me trouver. Il m'apprit qu'un vaisseau de Chypre était arrivé à Tyr, que le Commandant m'avait demandé avec un empressement, des démonstrations d'amitié qui lui avaient paru suspects; qu'il avait nommé plusieurs fois ma fille; qu'en apprenant ma retraite

traite & la sienne , il avait poussé de profonds soupirs , & donné des marques d'une fureur sourde qu'il redoutait pour ma fille & pour moi. A ces mots , je ne doutai plus que ce ne fût le Commandeur , cet amant furieux de ma fille , que l'amour & la colère entraînaient sur nos pas. Quoique le lieu précis de ma retraite fût un mystère pour tous les Tyriens , excepté celui qui me l'avait ménagée , on sçavait cependant confusément que je m'étais retiré dans les vallées , & ces faibles indices suffirent pour nourrir les espérances du

Commandeur. Il lui fut aisé de trouver un guide parmi ces ames viles, toujours prêtes à servir les passions du scélérat qui peut les payer. Je n'ignorais aucune de ses démarches, & pour les rendre inutiles, je me condamnai à la retraite la plus sévère. Au bout de quelque temps, j'appris que, désespéré du mauvais succès de ses recherches, il s'était rembarqué, & avait repris la route de Chypre. Cette nouvelle m'avait rendu toute ma sécurité; & j'étais sorti ce matin pour respirer avec ma fille un air plus doux & plus frais, quand j'ai été

abordé brusquement par ces trois scélérats qui ont succombé sous vos coups. L'un d'eux était le Commandeur lui-même. J'étais désarmé, je ne pouvais me défendre. Ma fille éperdue fuyait son indigne ravisseur. Il quitte un faible ennemi, pour suivre sa proie ; généreux Musulman, votre bras vainqueur a épargné à notre ennemi un nouveau crime , & un nouvel outrage aux deux infortunés que vous avez dérobés à sa fureur.

Ce récit , en réveillant la sensibilité d'Achmet , développa son amour pour Isménie. Il cherchait avec avidité

M ij

dans ses regards l'expression des sentimens de son ame. Il crut y lire qu'il n'était pas haï; mais peut-être n'en était-il redevable qu'à la reconnaissance, & cette idée lui rendait amer le souvenir de ses bienfaits. En recevant le cœur d'Isménie, il aurait désiré ne le devoir qu'à l'amour. Mais l'amour même écartait bientôt cette affligeante idée. Il ne songeait qu'au plaisir d'aimer, qu'au bonheur d'être payé de retour. La vertu d'Isménie relevée par l'éclat de ses charmes, lui avait fait oublier & les faux plaisirs qu'il avait goûtés autrefois, & les

perfidies qu'il avait effuyées. Un sentiment plus vif & plus doux que tous ceux qu'il avait éprouvés , portait dans son ame une chaleur pénétrante qui n'altérerait pas sa tranquillité. Ce sentiment était pur , il ne craignit pas de le découvrir.

Je n'entrerai pas dans le détail des soins qu'il employa pour arracher à sa jeune amante cet aveu charmant que sa timidité lui refusait. Il l'obtint enfin , & ce gage du bonheur qu'il désirait , lui permit de s'occuper tout entier de ce qu'il devait à la Nature. Il quitta Isménie & son ver-

tueux pere , pour aller chercher Méhémet. Long temps ses recherches furent inutiles , il revenait auprès d'Isménie verser dans son sein, une douleur trop juste qu'elle seule pouvait adoucir.

Un jour qu'il s'était égaré dans cette forêt de Cédres qui couronne les colines du Liban , il apperçut sur l'écorce d'un de ces arbres quelques caractères tracés. Ces caractères étaient Arabes, il s'approche en frémissant, & lit : *J'ai rempli l'Asie de mon nom , & je meurs ignoré.* Une horreur soudaine le saisit. Tel est peut-être le sort de mon

pere. Peut-être sa main tremblante & déjà glacée, par les approches de la mort, a tracé ce monument des infortunes qu'il avait si peu méritées. Peut-être cet arbre couvre les malheureux restes de mon vertueux pere. Il fera sacré pour moi. Je l'arroserai de mes larmes, Isménie viendra y mêler les siennes. Ainsi le souvenir de l'objet de sa tendresse, venait malgré lui s'unir à sa douleur, & en ôtait toute l'amertume.

La nuit le surprit dans la rêverie profonde, où ce spectacle l'avait plongé. Une faible lueur qui pénétrait à tra-

vers cette épaisse forêt, le guida vers une cabane habitée par des Bergers qui menent paître leurs troupeaux sur les sommets du Liban. Ils le reçurent avec cette bonté, cette candeur, qui furent, dit-on, l'appanage de l'âge d'or, & qui se conservent encore au milieu de ces hommes simples qui en ont retenu les mœurs. Toute la cabane était livrée à une joie pure & vive. Le chef de la famille allait unir deux jeunes amans par les nœuds de l'himenée. Il levait au Ciel son front chauve, & ses yeux mouillés de larmes de tendresse.

dressé. L'amour brillait sur le visage des deux époux. Le Vieillard les considérait avec une douce satisfaction, il oubliait la vieillesse & la mort pour se rappeler les plaisirs de son jeune âge. Toute la famille écoutait dans un respectueux silence la prière que d'une voix tremblante il adressait à l'Etre suprême.

Il n'est point de douleur, quelque amère qu'elle soit, que cette joie pure & innocente ne suspende & n'adoucisse. Achmet en éprouva l'effet. La vue de deux époux heureux lui rappelait Isménie. Elle pouvait faire son

N

bonheur ; cette flatteuse espérance dissipait par degrés l'impression sinistre qu'avaient fait sur son ame les caractères gravés sur le Cédre. Quelques questions qu'il adressa à un jeune Berger, les réponses qu'il reçut, firent luire à son cœur un nouveau rayon d'espérance. Un Vieillard respectable & tel qu'il dépeignait son pere, était venu depuis quelques mois chercher un asyle parmi les Bergers du Liban. Sa vertu, ses mœurs douces & simples n'avaient point tardé à lui faire autant d'amis véritables des hôtes qu'il s'était choisis.

A peine les premiers rayons du Soleil commençaient à paraître, qu'Achmet sortit de la cabane, guidé par le Berger qui l'avait instruit. Ils arriverent bientôt dans ce paisible asyle que Méhémet s'était choisi. Il en était sorti au lever de l'aurore, & s'était enfoncé dans le bois de Cédres. Achmet se hâte de l'y suivre. Bientôt il apperçoit au pied de cet arbre qui portait ces caractères funestes qui l'avaient effrayé, un Vieillard plongé dans une rêverie profonde qu'il n'interrompait que par des soupirs & quelques mots

entrecoupés. C'est ici, disait-il, que j'acheverai ma triste carrière. C'est ici que mon ame laissera sa dépouille mortelle, pour aller se perdre dans le sein de la Divinité.

Ces paroles touchantes, acheverent de porter dans le cœur d'Achmet la conviction la plus douce. Il reconnaît son pere, il vole à ses genoux. O mon pere, s'écrie-t-il; & sa voix étouffée par la joie, ne put en prononcer davantage. Le Vieillard étonné de cette apparition subite éprouve dans tous ses sens une émotion violente qui épuise ses forces, un nouveau

sentiment de joie les ranime bientôt. Mais il doute encore de la réalité de son bonheur. Il presse son fils dans ses bras, il l'arrose de ses larmes, & chaque instant, en dissipant ses doutes, ajoute au plaisir qu'il éprouve. O mon fils, lui dit-il, je te vois, j'ai oublié tous mes malheurs..... —

Mon pere, je viens pour les finir. Ma malheureuse ambition les a causés. — Je t'ai plaint, sans te condamner. Tous tes torts sont réparés, tu recevras mes derniers soupirs, la main de mon fils fermera mes yeux..... — Non, mon pere, elle fera l'appui

de votre vieillesse , & vous partagerez le bonheur d'un fils qui ne peut plus être malheureux , puisqu'il vous revoit.

Méhémet se déterminasans peine à suivre son fils , & à quitter ce séjour où il ne s'était occupé que d'idées funestes. Ses hôtes le virent partir avec regret ; mais ces âmes simples & honnêtes étaient trop sensibles à la voix de la Nature , pour s'étonner qu'il préférât un fils à des amis. Instruit des sentimens d'Achmet , pour Isménie , & du retour dont il était payé , ce pere tendre desirait avec ardeur de voir cette aimable

filles qui, en devenant la sienne, allait doubler son existence. Elle chérit Achmet, pourra-t-elle ne point aimer son pere? Il espérait qu'une nombreuse postérité, lui donnerait bientôt de nouveaux sentimens & de nouveaux plaisirs, & que le couchant de sa vie serait aussi serain que le déclin en avait été orageux.

Son espérance ne fut pas trompée. Isménie & son vertueux pere, reçurent avec la joie la plus vive le pere de leur Libérateur. Isménie revoyait son amant, le plaisir qui pénétrait son cœur,



se déployait sur son visage. Accoutumée à se livrer à toute sa candeur, elle ne craignait point de laisser paraître ses tendres sentimens. Elle ne s'était point fait une vertu de l'art de dissimuler que le sexe dans nos villes polies & corrompues se croit obligé d'adopter, sous le nom de pudeur. Elle ne connaissait que cette modestie aimable, qui, loin d'écarter l'amour, lui prête de nouveaux charmes, en voilant ses plaisirs. Isménie avait les graces & la naïveté des enfans, parce qu'elle en avait l'innocence.

Tout semblait concourir à

l'union de nos amans , tous les obstacles paraissaient écartés. Mais il en restait un d'autant plus difficile à surmonter, qu'il était appuyé sur ces idées religieuses qui, conçues dès la plus tendre jeunesse, jettent avec l'âge de profondes racines. Isménie était Chrétienne , & son pere ne pouvait se résoudre à l'unir à un Musulman. Sa religion s'y opposait , & faisait taire la reconnaissance.

Cependant le desir de rendre sa fille heureuse , le rendait ingénieux à chercher les moyens de concilier son bonheur avec le devoir. Ce desir enflamme son zele , il s'effor-

ce de faire sentir à ses deux hôtes la vanité du culte qu'ils suivaient, & la solidité des fondemens sur lesquels s'appuie la religion chrétienne. Il oubliait qu'il avait résisté aux sollicitations les plus douces & les plus puissantes. Pouvait-il espérer que ses hôtes seraient plus faibles qu'il ne l'avait été lui-même?

Achmet & son vertueux pere, l'écoutaient avec complaisance, mais sans être ébranlés. Ils réunirent leurs efforts pour l'engager à renoncer à une entreprise inutile, & à prendre une résolution plus favorable à nos deux amans. Pourquoi, lui

disait Méhémet , exiger de mon fils une action deshonorante , si son cœur la désavoue ? Croyez-vous qu'il puisse effacer dans son ame les impressions qu'il a reçues dès l'enfance , & que l'âge & l'habitude ont fortifiées ? Si , en les conservant , il était assez lâche pour en faire à l'amour un sacrifice apparent , quel fonds Isménie pourrait-elle faire sur un perfide capable de trahir une religion dont il est convaincu ? Croyez-moi , écoutez la voix de la Nature , elle vous fait un devoir du bonheur de vos enfans. Si vous aimez mon fils , si vous pensez que votre

religion seule peut lui assurer ce bonheur ineffable que vous vous promettez , & que mon ame grossiere a peine à concevoir ; espérez que la main de votre fille sçaura deffiller ses yeux. La voix d'une épouse est douce, insinuante, elle échauffe le cœur, & souvent elle éclaire l'esprit. Mon fils est libre , je ne prétends pas donner des entraves à son ame , & je le verrai sans peine adorer le Dieu de son épouse , si je puis croire qu'elle ait réussi à le convaincre. Je ne veux user de mon autorité sur mon fils que pour le rendre heureux. Craindriez-vous de m'imiter ? Rappelez-vous

ce que vous auriez souffert , si le pere de cette épouse qui fit votre bonheur , plein d'un respect aveugle pour les opinions de nos Imans , eût refusé de vous unir. Voulez-vous faire éprouver à votre fille le désespoir que ce généreux pere vous a épargné ? Soyez juste , & n'abusez point de sa soumission & de votre autorité.

Ces raisons pressantes portaient la conviction dans le cœur de Lusignan , mais sans l'ébranler encore. Cependant Isménie périssait. Son ame était flétrie par la douleur , & sa tendresse pour son pere la forçoit à lui dérober des lar-

mes qui eussent pu l'affliger. Mais ces efforts, en irritant sa douleur, ne servaient qu'à la rendre plus sensible. Tout en elle respirait l'amour, & l'amour malheureux. Lusignan pourra-t-il résister à un spectacle aussi touchant ? N'aura-t-il donné la vie à cette infortunée que pour la lui rendre amère ? Faudra-t-il la sacrifier à des principes qu'il n'a jamais bien connus ? Bientôt l'amour paternel s'empare de toute son ame, & l'empêche de les écouter davantage. Il n'est point convaincu, mais il cède à un sentiment plus doux, & consent à unir nos amans.

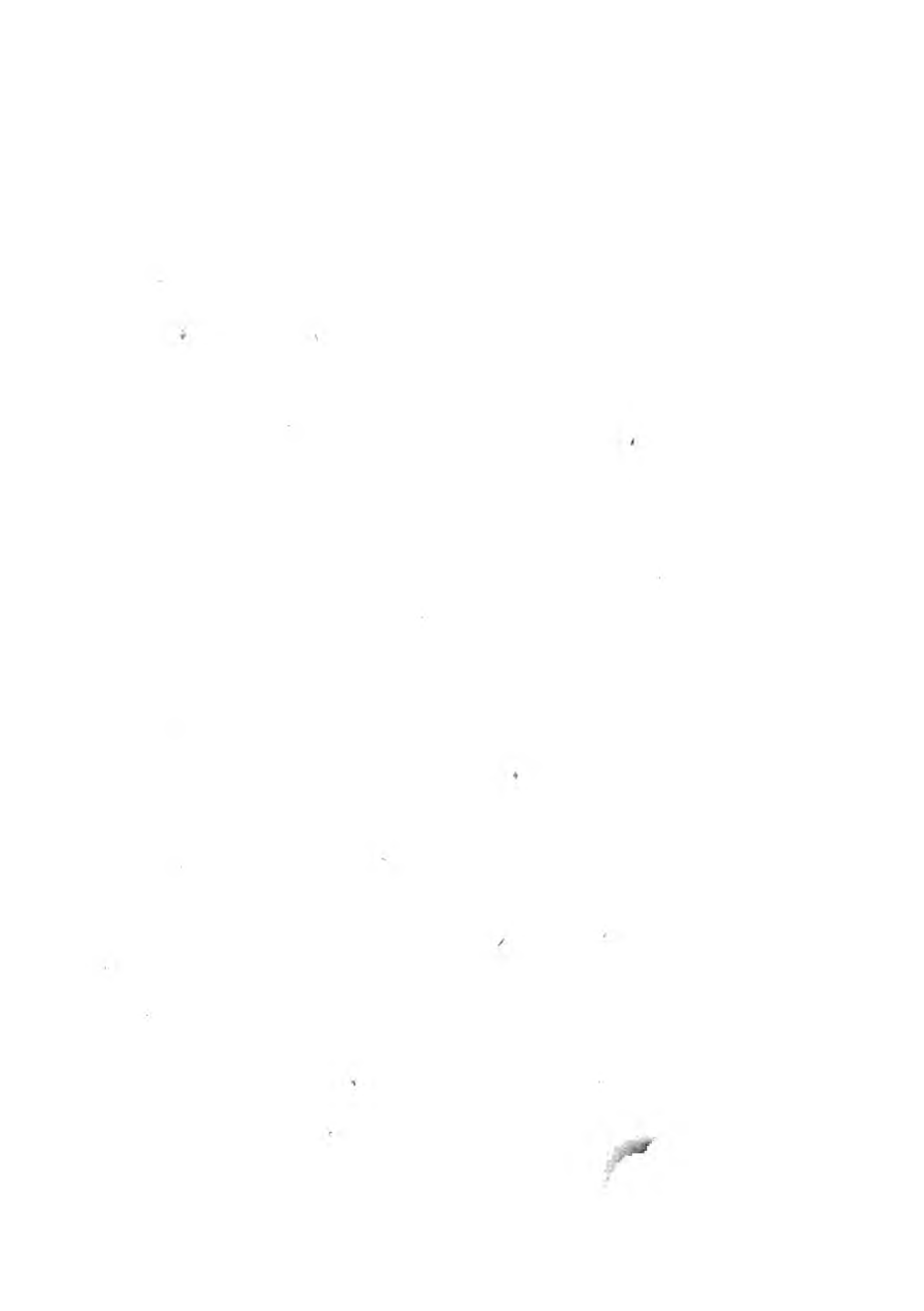
Cette complaisance assura

le bonheur de sa vieillesse. Il se vit renaître dans les enfans d'une fille chérie. Sa solitude devint l'asyle du bonheur. Elle lui tint lieu de l'univers entier, il y trouvait réunis tous les sentimens qu'on ne trouve que dispersés, & jamais sans mélange dans nos sociétés tumultueuses. Il avait un ami, des enfans, un cœur pur, & par conséquent tranquille. Achmet ne s'occupait qu'à faire le bonheur d'Isménie & de leurs parens communs. Ses malheurs, ses crimes, l'ambition qui l'avait agité, sa grandeur, ses disgrâces n'étaient plus à ses yeux qu'un songe funeste dont un

heureux réveil l'avait tiré. Il se plaisait à s'en rappeler le souvenir, pour mieux sentir son bonheur présent. Que de peines, que d'inquiétudes, que de travaux, que de crimes lui avaient coûté cette ombre du bonheur qui l'avait si long-temps abusé ! J'ai cherché le bonheur, disait-il quelquefois, je l'ai demandé à l'ambition, elle a long-temps fasciné mes yeux par un vain prestige qui se dissipait, dès que je voulais le saisir. Ce n'est qu'au sein de la Nature qu'on goûte des plaisirs purs ; c'est la vertu qui donne le bonheur.

F I N.

65665731



82

M1-1-

